INFORMATIONS catholiques internationales

N° 63 — 1er JANVIER 1958



A l'Exposition universelle de Bruxelles l'« Atomium » en construction.

100 frs

SCIENCES ET TECHNIQUES

Une interwiev du R. P. DUBARLE, o. p.

Directeur :
Georges HOURDIN

INFORMATIONS catholiques internationales

Rédacteur en chef :
J.-P. DUBOIS-DUMÉE

SOMMAIRE DU N° 63

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

		FRANCE	ETRANGER
Le numéro		100 Fr.	110 Fr.
Abonnements ordinaires	6 mois (12 n^{os})	1.100 Fr.	1.200 Fr.
	1 an	2.000 Fr.	2.300 Fr.
Abonnements de soutien	6 mois	1.500 Fr.	
	1 an	2.500 Fr.	

SUPPLÉMENT AU N° 63 DES INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES

TABLE DES MATIÈRES 1957

N° 63

INFORMATIONS catholiques internationales

1er JANVIER 1958

TOUR D'HORIZON

VŒUX POUR 1958

ANNÉE DIFFICILE

En ce début d'année, nous formulons, suivant la coutume, les vœux les plus sincères à l'adresse de nos lecteurs. L'année nouvelle offre à notre foi et à notre charité une nouvelle étape. Nous souhaitons que celle-ci apporte à chacun d'entre vous le bonheur et la joie.

Nous sommes ici entre chrétiens. Il est donc inutile de nous masquer la vérité. L'année 1958 sera pleine d'aléas. L'équilibre international, qui était un gage de paix entre les hommes, vient d'être brusquement rompu. Il faudra beaucoup de temps, de patience et d'intelligence pour en rétablir les données. La guerre flambe toujours en Afrique du Nord. Il faudra, aux deux parties en cause, beaucoup de compréhension pour que la paix soit rétablie, pour que l'angoisse quotidienne cesse d'étouffer là-bas les esprits et les cœurs. La France elle-même aura de la peine à maintenir dans le calme sa prospérité retrouvée. Il faudra, pour y parvenir, de la part de ceux qui la dirigent, beaucoup d'abnégation. Nous formulons donc ici également, aujourd'hui, des vœux pour les hommes d'Etat de tous les pays. De leur intelligence, de leur ténacité, de leur sens du bien public dépend cette année, en grande partie, le modeste bonheur des hommes.

Devant les premières pages blanches de notre calendrier, c'est pour l'Eglise que nous formons, enfin, les vœux les plus fervents. Elle possède, nous le savons, les paroles de la vie éternelle. Elle vit de notre fidélité. Nous ne la lui ménagerons pas. Nous lui souhaitons de retrouver sur toute la surface de la terre l'usage de la liberté, celle dont ont besoin ses membres pour vivre et faire connaître à tous cette brûlante, crucifiante et douce parole que le Christ est venu livrer aux hommes et dont elle garde précieusement le dépôt.

Georges HOURDIN.

Chaque année nous présentons à nos lecteurs une sorte de bilan religieux. En 1956, nous avions choisi de faire notre description par continents. En 1957, nous avions mis en valeur six problèmes-clefs. Cette année nous avons dégagé, de la masse des informations, un certain nombre de « questions ». Nous ne prétendons pas faire ainsi une synthèse de toutes les nouvelles de 1957. Nous avons seulement essayé de répondre aux questions que nous avons le plus souvent entendu poser en 1957. La fin de cette interview, à la fois réelle et imaginaire, paraîtra dans le prochain numéro. Mais pourquoi ne nous adresseriez-vous pas vous-mêmes *des questions ?*

1 Le Vatican est-il contre la France ?

— Il faut distinguer, parmi ceux qui posent la question (pour y répondre affirmativement) deux catégories. Pour la première, le « Vatican » c'est l'Eglise catholique et « la France », c'est Paris : l'opposition qui se manifesterait entre Rome et la France serait celle de deux puissances politiques aux intérêts divergents, dont l'une a ses agents au cœur même de l'autre. Pour la seconde catégorie, le Vatican, c'est le gouvernement temporel de l'Eglise — avec ses « ministères » et notamment le Saint-Office — et « la France », c'est l'Eglise en France : l'opposition est faite de divergences entre un membre et la tête de l'Eglise catholique. Ces deux façons de poser la question conduisent à l'examiner en deux temps.

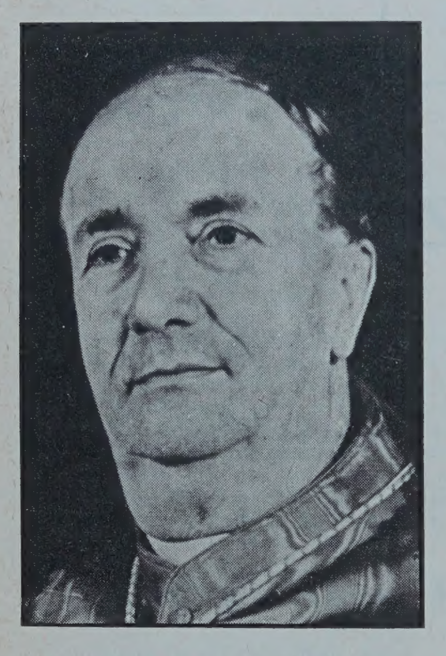
● Plaçons-nous d'abord sur le plan politique. Les reproches viennent des « laïcs » ou laïcistes qui n'ont rien perdu de leur méfiance, devenue traditionnelle, à l'égard du « cléricalisme ». Elle s'est plus particulièrement manifestée, cette année, à l'occasion d'abord de l'enterrement religieux du Président Herriot, puis de la visite du Président Coty au Vatican. Ligue de l'Enseignement et Syndicat national des Instituteurs, notamment, ont dénoncé la « collusion », dans laquelle ils voient une contravention (qui s'ajoute à tant d'autres méticuleusement consignées dans des projets de lois déposés à l'Assemblée), aux lois de Séparation. A la télévision, dans l'armée, dans les cérémonies officielles... sans parler de l'enseignement, l'Eglise étend partout son emprise. La sauvegarde de la laïcité exige qu'on mette le holà !

Cette vieille querelle est pourtant, aujourd'hui, éclipsée par une autre, bien résumée par le titre du dernier ouvrage de M. Méjean : « Le Vatican contre la France d'outre-mer ». Grossièrement, la thèse se ramène à ceci : l'Eglise, après avoir tiré grand profit de la colonisation, sent, aujourd'hui, le bateau colonial menacé sous le vent de Bandœng ou sous le vent de Moscou ; elle saute à terre, se dédouane, et joue contre la France la carte des peuples de couleur.

En 1953, les évêques de Madagascar énonçaient la légitimité de l'aspiration à l'indépendance. Depuis, plus de vingt déclarations analogues ont été faites par l'épiscopat missionnaire. A Noël 1956, Mgr Rolland, évêque d'Antsirabé, préparait ses fidèles aux élections provinciales de mars : « Vous avez le droit et le devoir d'aimer votre pays, de désirer et de promouvoir son indépendance ». Plus tard, les évêques de Haute-Volta et du Soudan évoquaient « les problèmes de demain » et demandaient qu'il y soit travaillé, dès aujourd'hui : « Pousser à la révolte et au mécontentement est un crime ; prévoir les justes aspirations des masses et ne rien faire pour elles en est un autre ». Cette année encore, les évêques de Côte-d'Ivoire prenaient acte du fait qu'il existe un problème de l'autonomie : « Il est à étudier et à résoudre, en saine justice, sans dérobades ni atermoiements. »

Tout cela inquiète fort les partisans d'une politique d'outre-mer ordinairement classée à droite, même s'ils appartiennent eux-mêmes à des « familles spirituelles » étiquetées à gauche (plus souvent à tort qu'à raison).

Sur la droite comme sur la gauche, l'Eglise est ainsi accusée. Le voyage au Vatican du Président Coty, précédé de visites de M. Pineau à Mgr Tardini, fut l'occasion de « bruits persistants » selon lesquels « patriotes » et « laïcs » seraient



S. Em. le cardinal Ottaviani.

d'accord pour neutraliser l'opposition de « Rome contre la France » soit par un « concordat », soit par un « marchandage » qui eût fait quelques concessions à l'Eglise (Enseignement libre ?) contre un meilleur contrôle par la France de l'épiscopat d'outre-mer.

● Plaçons-nous maintenant du point de vue intérieur à l'Eglise. La grande affaire, ici, fut celle du catéchisme par laquelle, dit-on, « le Saint-Office » aurait, sur des dossiers nourris par les dénonciations de la « droite », brisé l'élan de renouveau donné à l'enseignement religieux par quelques hommes que soutenait pourtant la quasi-totalité de l'épiscopat français. De ce point de vue, l' « affaire des catéchismes » est classée dans la même lignée que l' « affaire » des prêtres ouvriers, ou celle des Dominicains, ou celle de *La Quinzaine* (dont le successeur, *le Bulletin, Documents et Recherches* a, du reste, dû interrompre à son tour, cette année, sa publication). On y ajoute, en outre, des « affaires » de moindre éclat : le frein mis aux expériences liturgiques développées à Saint-Séverin et, en d'autres paroisses, l' « affaire » des jésuites enfin (le discours de Pie XII, à la Congrégation générale, contiendrait, en germe tout au moins, une condamnation des efforts tentés par certains jésuites français... Mais le même discours a été interprété, par des catholiques d'outre-Manche, comme visant des jésuites américains...).

Le Vatican est-il contre la France ? Le plus étonné de cette question et de la réponse qui lui est trop facilement donnée serait sans doute le Vatican lui-même. Le faste exceptionnel déployé à l'occasion de la visite du Président Coty, à qui fut remis l'Ordre du Christ, reste le signe d'une sympathie non dissimulée pour le peuple français ; le silence gardé sur les affaires d'Algérie, malgré la sollicitation deux fois répétée des nationalistes, est la marque d'une discrétion dont bien peu d'Etats souverains ont honoré la France. Sur le plan proprement religieux, on peut citer encore l'Encyclique « Le pèlerinage de Lourdes », les allocutions prononcées par le cardinal Ottaviani lors de sa visite en France, la lettre de Pie XII au cardinal Liénart — tous documents qui témoignent d'une grande confiance dans l'effort de recherche poussé, dans tous les domaines, par les catholiques français.

On peut rappeler encore, dans le même sens, la discrétion et la prudence dont les autorités romaines ont fait preuve dans l' « affaire » même du catéchisme pour ne rien briser d'un effort qui reste encouragé, en corrigeant « certaines erreurs et insuffisances ». On a été très étonné, à Rome, devant l'ampleur des réactions françaises.

Effectivement, le problème apparaît plus simple dès qu'on veut bien dépasser telle ou telle « affaire » pour s'engager dans la voie d'une réflexion plus sérieuse.

Réglons tout de suite la question des relations entre deux *Etats* souverains. Il n'y a pas de raison pour que l'amitié réciproque entraîne nécessairement la conformité des politiques, car l'objet de celles-ci est différent dans les deux cas. On ne peut pas parler d'une politique vaticane exactement comme on parle d'une politique française.

Au plan religieux, bien des « malaises » s'atténueraient si on voulait bien considérer la fonction de « Rome » qui est de maintenir l'intégrité de la doctrine et de mesurer les possibilités d'intégrer au patrimoine commun de l'Eglise universelle les acquisitions ou les recherches des catholiques de tel ou tel pays. Si les catholiques français ont apparemment plus de difficultés que d'autres, c'est peut-être parce qu'ils ont plus d'activité, parce que la recherche théologique et pastorale est plus poussée en France qu'ailleurs, parce que cette recherche s'exprime dans une langue très largement comprise dans le monde et, enfin, parce que d'autres pays s'inspirent volontiers des résultats, même provisoires, de certaines « expériences » faites en France. Le Vatican ne serait pas fidèle à lui-même s'il n'intervenait pas chaque fois que la chose lui paraît nécessaire, en fonction de sa mission *doctrinale* et *universelle* ; et le catholicisme français ne serait pas non plus fidèle à lui-même s'il ne jouait pas ce rôle difficile et dangereux, mais utile et nécessaire d'invention et d'animation. Voir des oppositions dans ce qui n'est qu'un dialogue naturel entre la tête et un membre, c'est mal juger à la fois la tête et le membre. Parler d'un « néo-gallicanisme », comme le font certains « ultramontains » français, c'est abuser de l'Histoire, déformer la réalité, et enfin manifester une ignorance totale de la fidélité du catholicisme français.

2 Essor de l'Amérique latine ?

— Quand on parle, aujourd'hui, d'un « réveil des peuples de couleurs », on pense à deux continents sous-développés, l'Asie et l'Afrique. L'Amérique latine, troisième continent sous-développé, donne-t-elle, à son tour, des signes d'un nouvel essor ?

— Deux événements assez récents sont révélateurs, compte tenu des différences historiques et culturelles de cette grande région par rapport à l'Afrique ou à l'Asie, d'une prise de conscience nouvelle et d'un nouveau départ. Ces vingt pays, politiquement indépendants depuis plus d'un siècle et de traditions religieuses et culturelles nettement occidentales, sont en train de prendre, ensemble et pour la première fois, un état d'esprit proprement *latino-américain.*

● *Sur le plan religieux.*

Les évêques latino-américains ont pris conscience, face à des problèmes d'évangélisation et à des dangers en grande partie communs, de leurs responsabilités *supra-diocésaines* et proprement *continentales.* Ce sont eux qui, réunis à Rio de Janeiro, en 1955, ont demandé au Saint-Siège la création d'un Conseil épiscopal latino-américain (CELAM). Le CELAM est un organe de contact et de collaboration entre les Conférences épiscopales de vingt-quatre pays (1), pour l'étude des problèmes communs, la coordination des activités catholiques en vue d'une plus grande efficacité, la promotion des initiatives, etc. Le CELAM n'est pas un Concile, ses résolutions n'ont pas force de loi. Elle formule des suggestions approuvées par le Saint-Siège. Le budget du CELAM, pour l'année 1957, était de 51.700 dollars. La contribution des 24 Conférences épiscopales est fonction de la puissance économique de chaque pays et des possibilités financières des différentes circonscriptions ecclésiastiques (l'apport du Brésil, par exemple, dépassa les 10.000 dollars, celui des Antilles françaises et hollandaises étant de 258,55).

Le CELAM répond d'une certaine façon, sur le plan religieux, à deux autres organisations continentales déjà en place depuis plusieurs années, celles-ci d'ordre politique et économique : l'O. E. A. (Organisation des Etats Américains) et le C.E.P.A.L. (Conseil Economique pour

(1) Les vingt pays indépendants, plus les quatre pays encore colonisés par les Français, les Hollandais et les Anglais.

'Amérique latine). Un organisme inter-piscopal dépassant ainsi les frontières ationales pour répondre à l'ampleur de 'organisation actuelle du monde par randes régions, par continents, constitue videmment un *fait nouveau*.

Peut-on se demander si l'Eglise prévoit, lès à présent, la « célamisation » de l'Afri-ue ou de l'Asie, et, peut-être aussi, pour près-demain, celle des Episcopats de 'Europe des six ou des seize ?

● *Sur le plan profane.*

On sait que les vingt et une républiques méricaines, les Etats-Unis y compris, se rouvent formellement reliées, depuis 948, par ce qu'on appelle le « système nteraméricain », expression juridique de olidarité continentale face au monde, et que ce « pan-américanisme » a été, jus-qu'ici, fonction surtout du contenu et des projections mondiales de la politique étrangère des U.S.A.

Tout récemment, plus de 200 hommes politiques *nouveaux*, de différents pays de 'Amérique latine, se sont réunis à Sao Paulo. Ils se sont penchés, les premiers, ur l'élaboration d'une politique d'inspi-ation et de portée proprement *latino-américaine*. Cette nouvelle prise de con-cience repose sur les données suivantes :

a) Ses ressources naturelles et humaines ont de l'Amérique latine une des régions économiques les plus importantes du monde. Avec le 6,5 % de la population du globe, elle détient 10 % des réserves mon-diales de pétrole et 13 % de l'énergie électrique. Ses réserves en minerais de haute teneur représentent 20 % des réserves mondiales. Le taux d'accroisse-ment démographique, d'ailleurs, est, de loin, le plus fort du globe : 4,4 % (Afrique et Extrême-Orient, 4 ; U.R.S.S. et U.S.A., 1,7 % ; Europe, 0,7 %) ;

b) Le cloisonnement de l'Amérique latine, en vingt marchés, séparés par une vingtaine de frontières, en faveur de vingt intérêts nationaux divergents, *maintient* et *aggrave*, au jour le jour, l'état de sous-développement de ce continent. S'il est vrai que pour quatre pays latino-améri-cains, le revenu annuel est de 350 dollars par tête (le tiers du revenu européen, la moitié de celui de l'U.R.S.S.), il n'est pas moins vrai que sept de ces pays ont un revenu inférieur à celui de l'Ethiopie, du Congo belge, du Yemen (100 dollars);

c) Le « système interaméricain » n'est pas, à présent, un système de solidarité *juste*, à cause, surtout, de l'*inégale répartition* des obligations et des avantages entre les deux Amériques — celle du Nord, dont les 48 Etats sont fédérés et forment les U.S.A., et celle du Sud, — dont la division, entretenue, lui ferme un destin qui est aujourd'hui farouchement réclamé par ses peuples.

C'est pourquoi les hommes nouveaux, de Sao Paulo, ont décidé de prendre la tête d'un mouvement continental pour l'*intégration* politique économique et sociale de l'Amérique latine, et pour une *révision fondamentale* du système pan-américain, en vue de *cette intégration*, par opposition à une quasi exploitation exclusivement nordique.

Ces hommes qui prennent ainsi la tête de ce réveil de la conscience politique, économique et sociale de vingt pays, d'une conscience proprement *latino-américaine*, sont des chrétiens. Ils ont fait, à leur tour, la découverte de leurs responsabilités de citoyens, en grande partie, sous l'influence de la pensée de Jacques Maritain. Cette démocratie-chrétienne, qui pousse vigou-reusement, depuis quelques années, dans ces pays, est fortement anticolonialiste et décidemment sociale. Par rapport aux partis traditionnels de ce continent, ils sont les premiers à avoir nettement affronté le problème du sous-développe-ment de l'Amérique latine, dans son en-semble, et à avoir défini, autrement que par opportunisme, une politique de plein essor *latino-américain*. (Cf. *Politica y Espiritu*, n° 188, Santiago du Chili.)

3 Les catholiques l'emporteront-ils aux élections belges et italiennes ?

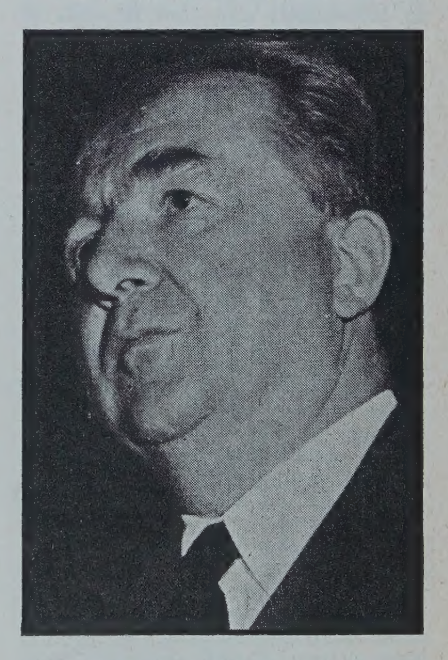
— Les élections allemandes du 15 septembre dernier ont donné une éclatante victoire au Parti démocrate-chrétien du chancelier Adenauer. Des élections générales doivent se dérouler au cours des prochains mois en Italie et en Belgique. Peut-on pré-voir un succès analogue du Parti démocrate-chrétien italien et du Parti social-chrétien belge ?

— Toute tentative de comparaison est dangereuse, car si l'Allemagne, l'Italie et la Belgique possèdent des partis politiques portant une étiquette chrétienne, leurs structures restent profondément diffé-rentes et ils évoluent dans un contexte national différent.

En Allemagne, la C.D.U. compte dans ses rangs bon nombre de protestants, toujours sensibles aux appels à la réuni-fication lancés par les leaders religieux de l'Allemagne de l'Est, où les protestants sont huit fois plus nombreux que les ca-tholiques. En second lieu, la C.D.U. n'a cessé de voir augmenter son nombre de voix depuis la fin de la guerre (31 % en 1949, 45,2 % en 1953, et 50,2 % en 1957) jusqu'à obtenir la majorité absolue des suffrages et des sièges le 15 septembre dernier. Enfin, d'une manière générale, l'Allemagne occidentale a vu se renforcer les deux grands partis (social-démocrate et démocrate-chrétien) qui totalisent 82 % des voix, contre 60 % en 1949 et 74 % en 1953, — ces progrès étant réalisés au détriment des petits partis politiques.

Aucun déplacement de voix d'une am-pleur comparable ne s'est produit en Italie, où se maintient au contraire l'épar-pillement des forces politiques. Depuis les élections générales de 1953, le Parti démocrate-chrétien a même subi un léger recul aux élections municipales de 1956, son pourcentage de voix étant passé de 40,1 à 36,5 %. L'extrême-gauche avait alors enregistré des gains importants, mais l'échec de la tentative d'unification des deux Partis socialistes de MM. Nenni et Saragat pourrait faire gagner à la démo-cratie chrétienne quelques voix sur sa gauche. C'est pourtant à droite qu'elle a le plus de chances de marquer des gains sensibles, à cause de l'effritement des partis conservateurs ou monarchistes. Certains anciens électeurs de ces partis seront tentés de reporter leurs voix sur la démocratie chrétienne, ce qui contri-buerait à confirmer l'évolution à droite d'un parti qui, depuis la mort de M. de Gasperi, n'a pas réussi à retrouver un véritable leader. Sa principale faiblesse, à l'heure actuelle, tient à son manque de cohésion : la tendance centriste représen-tée par M. Pella doit tenir compte des éléments plus conservateurs qui suivent M. Scelba, tandis que l'aile gauche du parti, représentée par des hommes comme M. Fanfani, est depuis quelques temps en perte de vitesse.

Dans une interview qu'il accorda en



Pella : la tendance centriste.

juillet dernier, M. Fanfani, secrétaire gé-néral du Parti démocrate-chrétien, sou-haitait la fusion des deux Partis socialistes, ce qui aurait pour résultat, estimait-il, de diminuer le nombre de voix commu-nistes. Cet espoir est aujourd'hui aban-donné. L'Italie est dirigée par un gouver-

nement de minorité, situation inconfortable incite les démocrates-chrétiens à rechercher soit « l'ouverture à gauche », qui n'a plus guère de chances de se réaliser, soit « l'ouverture à droite », qui accentuerait davantage la division entre un bloc confessionnel et les forces laïques. Les démocrates-chrétiens n'ont plus l'espoir de renouveler l'exploit du 18 avril 1948 qui leur avait donné la majorité absolue — cette majorité absolue que les démocrates-chrétiens allemands viennent précisément de conquérir pour la première fois en septembre 1957.

En Belgique, où les élections sont prévues pour le mois de juin, le Parti social-chrétien se trouve dans l'opposition, contre un gouvernement de coalition qui groupe les libéraux et les socialistes. M. Eyskens, ancien premier ministre social-chrétien, a joué le rôle principal comme leader de l'opposition, mais sans pour autant ébranler la coalition gouvernementale. Tout pronostic est difficile. La question de l'école, on s'en doute, jouera une fois de plus un grand rôle. Il ne semble pas qu'il puisse y avoir de modifications d'une grande ampleur.

4 Toute l'Inde ressemblera-t-elle au Kerala ?

On parle beaucoup depuis six mois du Kerala. Cet Etat du Sud-Ouest de l'Inde est original à plusieurs égards : d'abord ce sont les communistes qui détiennent le gouvernement. En second lieu, deux cinquièmes des catholiques indiens s'y trouvent rassemblés, environ deux millions. De là des problèmes très particuliers, dont le premier est celui de l'école. A la fin de l'été 1957, les communistes ont proposé une loi scolaire à laquelle s'opposent énergiquement les chrétiens. Deux questions surgissent aussitôt, dont on devine l'importance pour l'avenir du catholicisme : d'où vient le succès du communisme dans cette région d'un pays non communiste, mais à coup sûr largement menacé et, plus particulièrement, comment s'y pose le problème de l'école (les difficultés actuelles sont-elles le signe avant-coureur d'un nouvel affrontement catholiques-communistes) ?

Le succès des communistes aux dernières élections (mars 1957) était prévisible depuis les élections précédentes, fin 1951 : à ce moment-là, tout en étant encore clandestin, leur Parti avait déjà obtenu près d'un million de voix. Il faut se rappeler que, sous l'administration britannique, les communistes indiens avaient fait cause commune avec le « Parti du Congrès » contre l'occupant étranger. Après l'indépendance de l'Union (15 août 1947), ils furent interdits et restèrent dans la clandestinité jusqu'en 1952. Aux élections de 1951, où ils obtinrent un premier succès déjà significatif, ils ne s'étaient pas présentés sous l'étiquette communiste. Nombre de leurs leaders étaient alors en prison. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, le nombre des adhérents officiels au Parti est peu élevé, mais il recueille les voix de très nombreux électeurs d'esprit nationaliste déçus par la corruption qui règne aussi bien dans le Parti du Congrès que chez les socialistes.

Le succès communiste s'explique d'abord par des facteurs communs à toute l'Inde — surtout la pénurie alimentaire persistante (alors que la population ne cesse d'augmenter) et la répartition injuste des ressources. On peut rappeler ici la lettre pastorale de l'évêque de Verapoly, Mgr Attipetty, président de la Commission d'Action sociale de l'Episcopat indien, après la victoire communiste (cf. *I.C.I.* nº 50 du 15 juin 1957). Il demandait aux catholiques du Kerala d'être loyaux à l'égard du nouveau gouvernement et de comprendre que le christianisme serait jugé chez eux principalement en termes « d'utilité sociale ».



Une école en Inde.

Le succès des communistes s'explique aussi en grande partie par le fait qu'ils ont la sympathie non seulement des classes défavorisées mais d'Indiens d'horizons divers aux yeux de qui ils passent pour connaître mieux que les autres partis les problèmes qui se posent à l'Etat et pour manifester un intérêt plus sincère aux soucis de la majorité de la population.

Le mot de Kerala est le nom d'un ancien royaume du sud-ouest de l'Inde qui a été redonné à l'Etat de Travanchore-Cochin après les réajustements de frontières le 1er novembre 1956. Sous l'administration britannique les frontières intérieures de l'Inde étaient souvent, du point de vue linguistique, assez fantaisistes. Sur le principe des frontières linguistiques, l'Union indienne indépendante a rebaptisé Kerala un Etat parlant malayalam, c'est-à-dire l'ancien Etat de Travanchore-Cochin, amputé au sud de régions parlant tamoul — affectées maintenant à l'Etat de Madras — et augmenté au nord d'une fraction de la côte du Malabar, de langue malayalam, qui faisait partie jusqu'alors de l'Etat de Mysore. Le résultat constitue un Etat un peu plus grand que l'ancien Travanchore-Cochin bien connu en raison de sa forte proportion de chrétiens. En gros, la population du Kerala se décompose comme suit : 8 millions d'Hindous, un peu plus de 2 millions de musulmans, 3 millions et demi de chrétiens (dont 2 millions de catholiques, c'est-à-dire les deux cinquièmes des catholiques indiens). La majorité de ces catholiques, près des deux tiers, est de rite syro-malabar.

Jusqu'ici ils ne font pas figure d'agents d'une puissance ou d'une idéologie étrangère.

Il faut dire enfin que les autres partis, et spécialement celui du Congrès, firent souvent jouer des préjugés antichrétiens dans le découpage des circonscriptions électorales et dans le choix de leurs candidats, rejetant ainsi de nombreux catholiques dans l'abstention. Les catholiques n'ont peut-être pas tort de dire que si le Parti du Congrès avait rendu justice aux chrétiens au plan des élections celles-ci n'auraient pas amené la victoire communiste.

La loi sur l'éducation.

Le premier acte du gouvernement communiste — la Loi sur l'éducation — est-elle attaque *intentionnelle* contre les chrétiens et leur enseignement comme tel ? Ce n'est pas absolument certain. Elle est présentée en effet avant tout comme une mesure d'urgence visant à élever le niveau d'éducation des masses, et certes il y a là un problème. Ce n'est pas aux écoles catholiques que les communistes s'en prennent, mais à un système général. En effet les membres du corps enseignant privé sont payés sur les fonds de l'Etat ; or le système des écoles privées est le système anglais dit du *management*, au titre duquel les *managers* (administrateurs) ont la haute main sur les finances des écoles et le recrutement du corps enseignant : ce sont eux qui choisissent les ins-

-tituteurs et les professeurs et eux qui les paient. Or les abus ont été nombreux. Dans l'état des mœurs corrompues, les *managers* ont souvent préféré payer des salaires inférieurs à des enseignants non qualifiés pour pouvoir mettre la différence dans leur poche.

C'est principalement contre cette politique des *managers* que veut agir la nouvelle loi. Elle n'est d'ailleurs pas une invention des communistes, elle avait déjà été proposée dans des termes presque analogues sous l'ancienne majorité (Congrès et socialistes) et elle avait provoqué la chute du gouvernement.

Au titre de cette loi, désormais votée au Parlement du Kerala, c'est l'Etat qui aura le contrôle financier des écoles, c'est-à-dire que c'est lui qui paiera directement le corps enseignant. Pour que ce dernier soit à la hauteur de sa tâche, la loi prévoit la publication d'une « liste du personnel qualifié », parmi lequel les *managers* auront désormais à choisir les instituteurs et les professeurs de leurs établissements. Pour l'instant, les communistes sont très loin d'avoir dans leurs rangs le personnel qualifié qu'ils désirent voir nommé dans les écoles et il faudra qu'ils le prennent où il est, c'est-à-dire chez les chrétiens comme ailleurs, mais on voit tout de suite le danger de monopole que recèle un tel système et on comprend que l'Eglise craigne pour l'avenir des écoles catholiques. Les précédents communistes dans le reste du monde sont une leçon qu'elle ne peut oublier. **En outre, le gouvernement communiste du Kerala se réserve le droit de confisquer les écoles qui, à son jugement, fonctionneraient mal.**

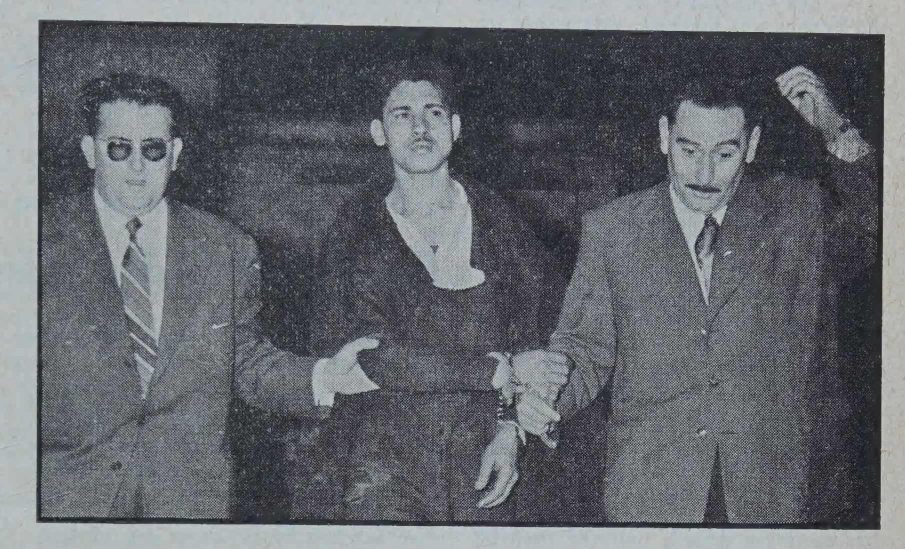
D'ailleurs les chefs des Eglises protestantes ont eux aussi manifesté tout de suite leur opposition. Mais on voit qu'il n'est pas exact de qualifier la loi sur l'éducation de loi « antichrétienne », ni de l'assimiler aux mesures diverses visant les écoles missionnaires dans d'autres Etats de l'Inde. Les communistes indiens seraient plutôt moins antimissionnaires que les autres nationalistes. En réalité, il faut dire que le danger — et il est grave aux yeux des catholiques indiens — réside dans l'immixtion de l'Etat qui risque d'enlever aux écoles *privées* leur liberté. Beaucoup de musulmans aussi sont opposés à la loi, à commencer par le ministre, musulman, de l'Education de l'*Union*; les musulmans se sentent visés par toute mesure qui pourrait en fin de compte transformer l'Etat en Etat hindou — autrement dit en Etat où la seule religion libre serait l'Hindouisme. Et c'est là un danger qui n'est pas purement imaginaire.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

QUESTIONS ET RÉPONSES

sur l'Action catholique, la Pologne, l'Œcuménisme, etc.

5 Y a-t-il moins de divisions face à la guerre d'Algérie ?



Ben Sadok au moment de son arrestation.

— Les catholiques français sont-ils toujours aussi divisés face à la guerre d'Algérie ?

— Il ne le semble pas : une certaine unanimité s'est faite sur un point particulier.

On reste divisé, profondément, sur les *causes* de la guerre et sur ses *buts* ou solutions, comme nous l'avons montré dans un « dossier » qui analysait les diverses prises de position sur ce plan.

Le procès de Ben Sadok, qui a tué Ali Chekkal, a vu récemment défiler à la barre, comme témoins cités par la défense, des catholiques notoires : un jociste, Robert Barrat, André Mandouze, l'abbé Mamet, Jacques Madaule, le professeur Massignon, André Cruiziat... Sans approuver du tout le terrorisme, ces hommes ont voulu expliquer la rébellion nationaliste par une aspiration humaine à plus de justice et à plus de dignité. Il est certain que tous les catholiques de France n'interprètent pas de la même façon le même fait.

Mais l'élément nouveau de cette année est le progrès réalisé vers l'unanimité contre certaines *méthodes* de guerre. Il s'agit évidemment du terrorisme, dont un point culminant fut atteint avec le drame de Melouza. Il s'agit également de la torture. Entre l'ouvrage de Pierre-Henri Simon : « Contre la torture » et celui de Joseph Vialatoux : « La répression et la torture » qui jettent les bases d'une réflexion historique, philosophique, morale et politique, se situent les « dossiers » de témoignages : « Dossier Jean Muller », « Des rappelés témoignent » et les rapports officiels de la Commission David Rousset, ou de la Commission de Sauvegarde. Si on discute encore de l'importance des exactions et du meilleur moyen de lutter contre, plus personne ne nie leur existence. *La France Catholique* et *Témoignage Chrétien*, comme l'*Aurore* et *Le Monde*, se rejoignent pour les condamner. Pour les catholiques, le temps fort de cette prise de conscience fut marqué par la déclaration de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, au mois de mars : « Il n'est jamais permis de mettre au service d'une cause, même bonne, des moyens intrinsèquement mauvais. »

On a voulu faire croire un moment à Alger que des catholiques avaient pris fait et cause pour la rébellion. On perquisitionna chez les abbés Moreau et Pichon, chez le R. P. Sanson ; on arrêta et inculpa plusieurs chrétiens dits « progressistes », au nombre desquels les abbés Barthes et Cortez. Le procès qui se déroula en juillet à Alger devait dégonfler le « complot » et révéler notamment que si des chrétiens avaient risqué des imprudences notamment en aidant des suspects, ce n'était pas pour les soustraire à la justice, mais pour les soustraire à la torture.

Si on compare 1957 aux années précédentes, on peut dire que le débat entre catholiques s'est quelque peu dépolitisé pour se porter davantage sur le terrain des exigences fondamentales de la justice et de la charité, terrain sur lequel plusieurs évêques (le cardinal Gerlier, Mgr Chappoulie, Mgr Duval...) se sont particulièrement efforcés de ramener leurs fidèles.

Les photos publiées dans ce numéro sont de : A.D.P., ATLAS, CAMERA, HARLINGUE, HOLMES, KEYSTONE, MAGNUM, Marc LAUNAY, Roger VIOLLET, STUDIO TRONCHET, UNITED PRESS, USIS.

6 Où en est la mission ouvrière ?

— Les Cardinaux et Archevêques de France ont institué cette année un Secrétariat national de la Mission ouvrière. Où en est cette Mission?

— Nous avons donné dans notre numéro du 15 mai un abondant dossier sur l'institution du Secrétariat national de la Mission ouvrière et ses premiers éléments constitutifs. Cependant, pour bien marquer qu'il ne s'agissait que d'un « départ », nous avons intitulé notre document : « Vers la Mission ouvrière »

Après huit mois, nous savons que ceux qui ont en mains l'avenir de la Mission ouvrière, préparent dans le silence des réalisations concrètes. Le travail paraît devoir s'effectuer dans deux directions :

● D'une part, la « prise en charge » de la masse ouvrière séparée de l'Eglise, dans les quartiers et dans les milieux de travail. Tous les témoignages concordent pour souhaiter dès que possible des prêtres au travail dans le cadre de l'activité des secteurs missionnaires.

● D'autre part, la « mise en état de mission » des différents milieux des communautés chrétiennes qui doivent faire sa place au monde du travail et à ses institutions.

Le travail reste ici difficile. Les récents événements sociaux nous ont montré que cette « sympathie » des milieux chrétiens pour l'action des militants ouvriers est loin d'être acquise. On est davantage porté à accabler l'action de ceux qui combattent pour la justice qu'à les aider et les comprendre.

Quoiqu'il en soit, la conviction demeure que cette modification de mentalité des milieux chrétiens sera un des plus sûrs garants d'une réussite de la Mission ouvrière qui est l'œuvre de toute l'Eglise.

Plus concrètement, une importante réunion s'est tenue en juin dernier avec une quarantaine de prêtres du ministère, pour qui la proximité avec le milieu populaire prend la forme de quelques heures de travail manuel par jour. Nous savons que les mises en place se poursuivent. Enfin, l'établissement des « secteurs » missionnaires se développe dans plusieurs diocèses.

M. le chanoine Bonnet a demandé récemment et obtenu d'être assisté de quatre assesseurs : deux prêtres (un, Directeur des Œuvres, et un, curé de banlieue) et deux laïcs qui, tout en conservant leurs fonctions ou professions, l'assisteront dans le Secrétariat national de la Mission ouvrière et l'animation du travail des Commissions nationales.

7 Le sort des missionnaires en Asie ?

— Quel est le sort actuel des missionnaires en Asie orientale ?

— Pour répondre à une question aussi vaste et aussi grave, nous envisagerons d'abord le sort des anciens missionnaires de Chine, puis nous passerons en revue les pays qui se ferment à l'entrée de missionnaires; enfin, nous évoquerons quelques activités particulières des missionnaires en cette région du monde.

Chacun sait, qu'à part quelques unités, les missionnaires étrangers ont été chassés de Chine par le gouvernement communiste. Le Saint-Siège a chargé Mgr Van Melckebeke d'organiser l'apostolat auprès des 12 millions de Chinois de la « Diaspora ». (Cf. *I. C. I.* n° 55). Si l'on met à part certains anciens missionnaires de Chine rentrés au pays pour diverses raisons ou affectés à des apostolats spécialisés : fondation à Rome de la revue *Le Christ du monde*, chaires d'enseignement au Liban, à Madagascar, au Japon, ou ailleurs, la plupart ont été appliqués à l'apostolat des Chinois dans les pays suivants : Hong-Kong, Formose, Philippines, Birmanie, Malaisie, Siam, Viet-Nam, Indonésie et même Brésil, Madagascar et Tahiti. Pour les unir, une feuille bi-mensuelle, *L'Etoile de la Mer*, est lancée de Singapour vers 51 pays. En novembre 1955, une revue pour le clergé, *Nouvelle Voix du Clergé*, a commencé. Sans parler du *Missionary Bulletin*, toujours édité à Hong-Kong. Aux Philippines, 54 prêtres, en majorité chinois, sont appliqués à cet apostolat. La population catholique de Hong-Kong a quadruplé depuis 1945.

Des difficultés pour l'obtention du visa sont le fait de plusieurs pays : Inde, Ceylan, Birmanie. Ainsi, pour l'Inde, du 1er novembre 1955 au 31 octobre 1956, ont été accordés dix visas, refusés quatorze, étaient en suspens, vingt et un. Pour 1955, on avait respectivement les chiffres suivants : 19, 26, 32. On sait, par ailleurs, de quelles attaques les missionnaires de l'Inde ont été l'objet au Madya-Pradesh **et dans d'autres Etats de l'Union** ; et, de même, les missionnaires de Ceylan, du fait de l'influence bouddhique croissante. Les événements d'Indonésie font craindre des contre-coups pour les missionnaires malgré certaines assurances gouvernementales.

Parmi les activités spécialement marquantes des missionnaires en ces régions, il faut choisir quelques exemples. Composition de plusieurs dictionnaires chinois à Taichung (Formose) et publications catholiques. Edition de journaux d'enfants à Hong-Kong en chinois, anglais, vietnamien, siamois et tamoul. Apostolat social de Dalat au Viet-Nam et de Poona dans l'Inde. Fondation d'un Institut supérieur des sciences économiques et sociales à Bandœng (Indonésie). Cours de religion par correspondance à Singapour et à Mahassar, etc. (Cf. de plus amples détails dans *Eglise Vivante*, 1957, n°. 3-4 et *l'Union*, janvier 1958). On sait, par ailleurs, que les jésuites ont inauguré une Assistance asiatique, dont le Père d'Souza a pris la direction à Rome. Le préposé général a reçu, de la dernière Congrégation, le pouvoir de créer, quand il le jugera bon une nouvelle Assistance de l'Asie orientale distincte de cette de l'Inde. Ces brèves notations manifestent la vitalité chrétienne de l'Asie de l'Est et la place croissante qu'elle occupe à juste titre dans l'Eglise universelle.



QUINZE JOURS D'ACTUALITÉ RELIGIEUSE

● ALLEMAGNE ORIENTALE

Graves inquiétudes chez les protestants.

Des services spéciaux d'intercession ont eu lieu dans les églises protestantes d'Allemagne occidentale, le 8 décembre, en faveur du pasteur Schmutzler condamné à cinq ans de travaux forcés par la Cour de Justice de Leipzig.

Pendant ce temps la presse d'Allemagne orientale et, notamment, l'organe de l'Union chrétienne démocrate *Neue Zeit*, accusait d'hypocrisie l'évêque Dibelius, l'évêque Lilje et le professeur Helmut Thielicke qui prennent la défense du pasteur Schmutzler, et les traitait de « protagonistes de la politique de l'OTAN ». *Neue Zeit* assure même que « leur prétention à intervenir en faveur du pasteur Schmutzler ne fait qu'aggraver le cas de leur protégé en donnant la preuve que le jugement porté contre lui était justifié ».

L'évêque Lilje (luthérien de Hanovre) écrit de son côté que « si la question est tellement grave c'est parce que la dure et injuste sentence de Leipzig ne peut se comprendre que comme un signal de guerre contre l'Eglise... »

[L'agence catholique de presse d'Allemagne occidentale K.N.A. a fait, elle aussi, paraître une déclaration qui exprime l'angoisse des catholiques devant ce jugement et leur crainte qu'il ne marque le début de nouvelles restrictions imposées à l'activité des chrétiens en D.D.R.]

L'hebdomadaire de l'Eglise protestante : *Service d'information évangélique de l'Est*, qui avait publié un communiqué des églises protestantes de D.D.R. se déclarant solidaires du pasteur Schmultzer, a été interdit par le gouvernement.

D'autre part, le comité régional de Leipzig de l'Union chrétienne-démocrate d'Allemagne orientale a pris une résolution demandant au gouvernement de la D.D.R. de répartir l'aide financière aux Eglises chrétiennes de manière à affaiblir « les milieux réactionnaires ». Cette résolution demande en outre que les chefs des Eglises chrétiennes et tous leurs membres fassent une déclaration exprimant clairement qu'ils condamnent la politique de l'OTAN.

● AMÉRIQUE DU NORD

Plus de souplesse dans la censure morale des films.

Aux U.S.A., la Légion nationale de la Décence a annoncé, par la voix de Mgr Scully, évêque d'Albany et président de la Commission épiscopale du Cinéma, qu'elle subdivisait désormais en trois sa catégorie A de cote morale des films, c'est-à-dire de la façon suivante : 1° Films moralement sans objection pour tout le monde ; 2° moralement sans objection pour les adultes et les adolescents ; 3° moralement sans objection pour les adultes.

Au Canada, l'archevêque de Winnipeg, Mgr Philip Pocock, président du Conseil d'administration de la Conférence de l'Episcopat, a demandé aux catholiques de réfléchir à deux fois avant de boycotter publiquement certains distributeurs de films et de dénoncer en public des films, des programmes de radio et de télévision, ainsi que des articles de journaux qu'ils estiment nocifs. Il souligne que, dans son encyclique *Miranda prorsus*, Pie XII demande aux fidèles d'agir de façon charitable en cette matière.

● GRÈCE

Contre une succession de Mgr Kalavassy, archevêque catholique.

L'Ecole de Théologie (orthodoxe) de l'Université d'Athènes a adressé au Pape un appel lui demandant de ne pas donner de successeur à l'archevêque des catholiques grecs, Mgr Kalavassy, décédé en novembre dernier.

« L'existence d'une communauté grecque reconnaissant la suprématie du Pape et agissant comme organe du Vatican en Grèce constitue depuis des siècles un grand obstacle au rapprochement entre l'Eglise catholique romaine et l'Eglise orthodoxe de Grèce », déclare cet appel... « En vous abstenant de nommer un nouvel archevêque catholique, Votre Sainteté ouvrirait la voie à la collaboration rêvée par tous les Patriarches et Pères de l'Eglise chrétienne. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les catholiques grecs font l'objet de récriminations de la part de certains milieux orthodoxes. Mgr Kalavassy avait été lui-même à plusieurs reprises poursuivi devant les tribunaux grecs pour « prosélytisme ». Toutefois les querelles s'étaient atténuées ces dernières années, et il ne semble pas que la requête actuelle de l'Ecole de Théologie d'Athènes doive recueillir une large approbation en Grèce.

● HONGRIE

Mgr Groesz décoré de l'Ordre du Drapeau.



Le président de la République hongroise, M. Istvan Dobi, a décoré le 8 décembre Mgr Groesz, archevêque de Kalocsa, à l'occasion de son 70e anniversaire, des insignes de l'Ordre du Drapeau de la République Populaire hongroise. Cette décoration est accordée au prélat « pour son activité au sein du Mouvement pour la Paix et en faveur de bonnes relations entre l'Eglise et l'Etat ».

A cette occasion Mgr Groesz aurait déclaré, d'après l'agence M.T.I. : « Je pense que pour nous acquitter de notre mieux de nos devoirs patriotiques il convient que nous restions dans notre propre domaine, professant l'Evangile du Christ et nous

efforçant d'éduquer ainsi de bons citoyens pour la République Populaire hongroise. L'Evangile n'est pas un programme socialiste ni un système économique, mais il donne des directives suffisantes pour les affaires temporelles... Nous sommes, nous aussi, des artisans de la paix dont a besoin non seulement notre pays mais toute l'humanité. C'est dans cet esprit que j'ai travaillé jusqu'ici et que je continuerai à travailler à l'avenir. »

Exécution du libérateur du cardinal Mindszenty.

La Cour suprême de Hongrie a condamné à mort, le 11 décembre, le major Palinkas Pallavici qui, en octobre 1956, avait libéré et ramené à Budapest le cardinal Mindszenty.

Le libérateur du Primat de Hongrie était accusé d'avoir désarmé les membres de la police politique et d'avoir pris part à un complot contre le régime communiste populaire.

Radio-Budapest a annoncé que la sentence avait été exécutée.

On se rappelle que le cardinal Mindszenty avait été ramené par un détachement de l'armée régulière hongroise le, 30 octobre 1956, de Felsoepeteny (où il était détenu depuis plus d'un an) dans la capitale hongroise et que dès le lendemain le gouvernement Nagy avait légalisé cette libération, demandé la réhabilitation du cardinal et l'avait rétabli dans ses droits civiques et ecclésiastiques.

L'arrestation du libérateur du cardinal n'avait jamais été rendue publique.

Procès de seize prêtres et un laïc.

D'après l'*Associated Press* un juge au tribunal de Budapest, le Dr Toth, a déclaré qu'il présidait depuis le 3 décembre un procès contre l'abbé Egon Turcsanyi, devenu secrétaire du cardinal Mindszenty aussitôt après sa libération, ainsi que contre 15 jeunes prêtres et un civil, accusés « d'activités contre-révolutionnaires ». Il s'agit des personnes contre lesquelles ont été retenues les charges de « pillage des bureaux des affaires religieuses » lors du soulèvement d'octobre-novembre 1956.

● ITALIE

Le procès de l'évêque de Prato évoqué au Sénat

Un débat violent, qui a failli dégénérer en bagarre entre démocrates-chrétiens et socialo-communistes, a eu lieu dans la première quinzaine de décembre au Sénat italien. Le sénateur communiste Ambrogio Donini a accusé le gouvernement de ne pas être intervenu avec énergie dans de nombreux cas — dont celui de l'évêque de Prato — de « violations évidentes des accords du Latran par les autorités religieuses ». Le président Zoli a répondu aux divers interpellateurs et a affirmé que nul ne pouvait s'ingérer dans une question qui est actuellement du ressort de la magistrature.

Le procès de Mgr Fiordelli se déroulera à Florence en janvier

● POLOGNE

Points de vue communistes sur marxisme et religion.

Dans une interview accordée à une agence et reproduite par le journal *Trybuna Ludu*, un membre du bureau politique du parti communiste, M. J. Morawski, écrit que les personnes croyantes peuvent être admises comme membres du parti communiste si elles prêtent leur appui à la réalisation de son programme. Cette personnalité communiste s'en prend à ceux qui, dans le parti, tentent de « discréditer les catholiques ». « Seul les cléricaux acharnés, qui exécutent les directives des autorités épiscopales en laissant au second plan les principes du Parti, doivent être limogés. »

Dans un autre article, publié par le même journal quelques jours auparavant, on lisait, sous la plume de W. Pomykalo, que le Parti communiste polonais entend mener une propagande active contre la religion en Pologne. « Il n'est pas besoin de rappeler, écrivait M. Pomykalo, que le Parti insiste sur la tolérance en matière religieuse ; mais sa tâche primordiale consiste à faire adopter, à travers l'éducation laïque, la théorie marxiste. »

● ROME

Rappel de la position de l'Eglise face au Réarmement moral.

L'*Osservatore Romano* a consacré un article, le 9 décembre, à rappeler la position de l'Eglise catholique face au Réarmement moral : « Malgré certaines tentatives de clarification et des expériences de collaboration faites par quelques personnes privées, les réserves de la hiérarchie restent toujours d'actualité... »

« On ne voit pas comment un catholique pourrait travailler spécialement comme membre permanent dans le Réarmement moral sans de sérieux inconvénients pratiques et de périlleuses compromissions sur le plan doctrinal. »

Et le journal rappelle qu'en 1955 le Saint-Office avait interdit aux ecclésiastiques de participer aux réunions du Mouvement et recommandé aux laïcs de ne pas accepter de charges dans ses organismes directeurs.

● UNION SUD-AFRICAINE

L'évêque anglican de Johannesburg accusé d'activités antinationales.

Dans une allocution radiodiffusée le ministre des Affaires étrangères d'Afrique du Sud a accusé l'évêque anglican de Johannesburg, le T.R. Ambrose Reeves, d'encourager une campagne « d'appel aux consciences » dans le monde pour obtenir la condamnation des mesures ségrégationnistes en Union Sud-Africaine. D'après le ministre, la mise au point de cette campagne serait l'œuvre d'un « comité américain pour l'Afrique » dont les dirigeants ont pris contact avec l'évêque de Johannesburg lors du séjour de ce dernier aux U.S.A.

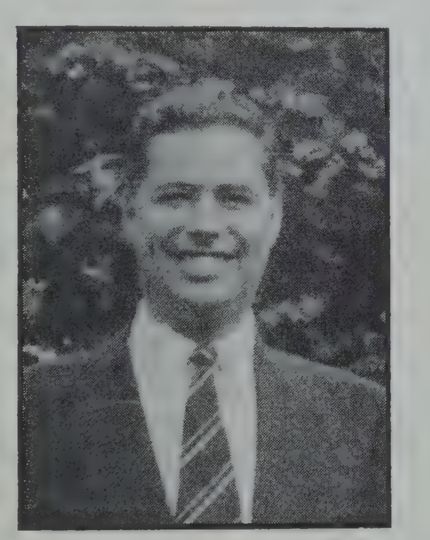
Le Très Rev. Ambrose Reeves a répondu à ces accusations en déclarant que ce n'est pas à la population blanche, mais à l'actuel gouvernement, que s'adressent les critiques formulées à l'occasion de la « Journée de la Conscience » organisée contre la ségrégation raciale. « Alors qu'il accuse le Comité américain d'avoir résolument une teinte rosâtre, le ministre omet de dire à ses auditeurs, a précisé l'évêque anglican, que parmi les membres de ce Comité figurent 4 sénateurs, 16 membres de la Chambre des Représentants — républicains comme démocrates — 2 présidents d'Université, 8 dignitaires religieux et 11 écrivains et universitaires. »

L'HOMME DE SCIENCE

par P. E. HODGSON

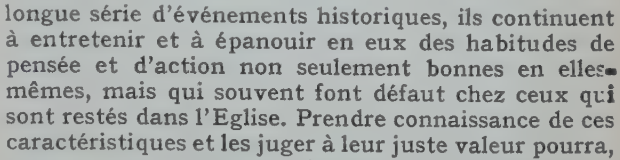
Mr Hodgson, à qui nous avons demandé de présenter ses réflexions de savant chrétien sur la science, est un spécialiste de physique nucléaire. On a dit au siècle dernier qu'un fossé s'était creusé entre l'Eglise et l'âme ouvrière. Le danger ne serait-il pas que se creuse aujourd'hui un fossé entre l'Eglise et la Science ? Pour éviter la coupure il importe, entre autres conditions, de bien connaître les caractéristiques de la pensée scientifique actuelle. Ce sont ces caractéristiques que décrit ici Mr Hodgson, non sans une trace d'humour britannique.

JE suis membre de trois communautés : je suis Anglais, je suis homme de science et je suis catholique. Ces trois communautés ne sont pas distinctes l'une de l'autre. En effet, du point de vue historique comme dans leur essence, les deux premières procèdent de la troisième. La Foi catholique a été un facteur déterminant de l'unification des tribus dispersées de l'Angleterre et de leur fusion qui devait, sous une même loi et un même roi chrétien, former le peuple anglais.



La science, elle aussi, est arrivée à maturité dans une civilisation chrétienne. On peut discuter la question de savoir si elle aurait pu naître et se développer en dehors de cette civilisation et si leur concomitance historique n'est qu'un effet du hasard. Mais ceux qui voient un lien essentiel entre la science et la communauté chrétienne dans laquelle la science s'est développée pourraient avancer des raisons convaincantes en faveur de cette thèse. Car c'est la théologie chrétienne qui combine les croyances suivantes: que la matière est bonne, que les phénomènes physiques sont ordonnés et qu'ils dépendent de la volonté de leur créateur, et ce sont précisément ces trois croyances qui constituent les postulats essentiels de la science. Si la matière est mauvaise, la science, tout en n'étant pas en fait entachée de péché, ne saurait être cultivée dans l'enthousiasme ; si la matière obéit au caprice, la science est vouée par avance à l'échec ; enfin, si, dans son comportement, la matière ne dépendait pas du libre choix de celui qui l'a conçue et ne pouvait être que ce qu'elle est, il serait possible de la connaître par la simple réflexion de la raison, sans aucun recours à l'expérience.

Bien que la communauté anglaise et la communauté scientifique se soient, à l'origine, développées à l'intérieur de la vie de l'Eglise, elles n'y sont pas restées, elles s'en sont écartées au cours des siècles derniers de sorte qu'aujourd'hui la plupart des Anglais et la plupart des hommes de science ne sont plus membres de l'Eglise. Mais, sevrés de leur mère, ils ont continué, les uns comme les autres, à vivre intensément dans leur domaine propre. Je suis d'avis que, tout éloignés qu'ils sont de l'Eglise par une



longue série d'événements historiques, ils continuent à entretenir et à épanouir en eux des habitudes de pensée et d'action non seulement bonnes en elles-mêmes, mais qui souvent font défaut chez ceux qui sont restés dans l'Eglise. Prendre connaissance de ces caractéristiques et les juger à leur juste valeur pourra, non seulement nous donner un exemple et une leçon salutaire, mais encore hâter le retour des deux communautés errantes dans la vie de l'Eglise, plus efficacement qu'en se bornant à dénoncer leurs insuffisances reconnues.

Je n'ai pas l'intention de développer ici cette ligne de pensée en ce qui concerne le peuple anglais. A titre d'indication sur la manière dont on pourrait le faire, qu'il me suffise de mentionner la tolérance traditionnelle de l'Anglais à l'égard des gens dont il ne partage pas les vues, sa fidélité à la parole donnée et à ses amis, sa calme ténacité aux heures de danger, sa répugnance pour l'emphase et le chiqué, bref toutes ces qualités que résume l'expression « an English gentleman ». Je ne veux parler, ici, que des qualités de la communauté scientifique.

En gros, les hommes de science sont très semblables à ceux de n'importe quel autre groupe humain, avec tous leurs défauts et toutes leurs défaillances. Si l'on peut donc attribuer des qualités spéciales à la communauté scientifique, ce n'est pas tant à cause de la vertu intrinsèque de ses membres eux-mêmes : simplement, ces qualités découlent de la nature de la science. Même à supposer qu'ils veuillent en changer, les hommes de science ne peuvent avoir d'autre comportement que celui qui les caractérise s'ils veulent rester de véritables hommes de science.

Fondamentalement, la science est le résultat des efforts continus de l'homme pour augmenter sans cesse ses connaissances du monde dans lequel il vit. Elle progresse et se développe grâce à une subtile et complexe action réciproque des résultats de l'observation et de l'expérience, d'une part, de nos efforts pour ordonner et acquérir une connaissance pénétrante de ses résultats, d'autre part. Pour mener à bien l'une comme l'autre de ces activités, il faut posséder certaines habitudes de pensée bien définies

et c'est presque un acte de génie que de les intégrer l'une à l'autre.

L'expérience et les théories.

Considérons, tout d'abord, l'expérimentateur et voyons de quelles qualités il a besoin pour que ses efforts soient couronnés de succès. Ce doit être un observateur précis et appliqué, car souvent les plus petits effets sont les seuls indices de vérités très subtiles. Une recherche expérimentale exigera souvent de longues heures d'observation méticuleuse et fastidieuse qui sera peut-être suivie d'une réduction des données tout aussi laborieuse avant que se manifeste leur pleine signification. Maintes et maintes fois, ces expériences échoueront à cause d'une erreur de détail exaspérante, et l'homme de science aura à les recommencer sans cesse avec patience et persévérance.

Rassembler les données n'est que le premier pas de la science. Le pas suivant consiste à acquérir une connaissance pénétrante au moyen des théories, ce qui réclame une imagination fertile sortant du cadre des habitudes de pensée et débouchant sur l'inconnu. L'homme de science fera naturellement usage, par analogie, des idées de ceux qui l'ont précédé, mais une théorie scientifique nouvelle est essentiellement la création de l'esprit humain et ne peut être découverte comme une simple conséquence logique des données qu'elle réunit.

Lorsqu'une théorie a été formulée, ses conséquences doivent être comparées aux résultats de l'expérience. Presque invariablement des contradictions apparaîtront, et il faudra écarter la théorie ou la modifier en fonction des contradictions découvertes. C'est là une dure école qui réclame qu'on rejette toute construction mentale, quelque élégante et harmonieuse qu'elle soit, qui ne résiste pas à l'épreuve rigoureuse de l'expérience. Davantage peut-être que n'importe quelle autre activité scientifique, l'expérimentation est une école de persévérance et d'humilité. L'homme de science est constamment forcé de reconnaître que le monde de la matière ne se comporte pas comme il le désire : c'est une réalité obstinée et immuable. L'homme de science doit accepter qu'elle arbitre les théories qui lui sont chères, et il doit se soumettre à sa sévère discipline. Il doit même être ravi de voir ses propres théories écartées et dépassées si la science doit y gagner.

Avec les années, l'homme de science acquiert un dévouement sans défaillance à la vérité. Il sait combien il est futile de vouloir adapter de force la science à n'importe quelle idée préconçue et, plutôt que d'essayer de contraindre les phénomènes à entrer dans des cadres établis, il est heureux de permettre à des cadres nouveaux de se développer naturellement avec les progrès de la compréhension. Pour la même raison il rejette catégoriquement toute tentative d'employer des critères extérieurs à la science pour juger de ses résultats.

Cette nécessité d'objectivité et de dévouement à la vérité n'est pas, naturellement, propre à la science ; elle est valable pour tout le domaine des études. Mais il probablement vrai de dire que nulle part ailleurs, les erreurs, ou la pensée confuse, manquant de rigueur, ne se révèlent aussi vite que dans la science. Car une expérience peut être refaite par n'importe qui, n'importe où à condition d'avoir les appareils nécessaires et les aptitudes voulues. Les théories doivent d'ordinaire être exprimées en termes mathématiques précis, ne laissant que peu de place à l'ambiguïté. La formulation précise d'un fait scientifique permet de soumettre la théorie et l'expérience aux tests les plus sévères ; bien plus sévères, par exemple, que ceux qui pourraient être appliqués à une théorie portant sur un sujet comme l'évolution des civilisations.

L'étroite action réciproque et la confirmation mutuelle de la théorie et de l'expérience enseignent à l'homme de science cet équilibre délicat entre l'idée abstraite et l'expérience concrète qui est la seule base d'un progrès réel.

Distinguer l'essentiel, reconnaître l'utile.

L'homme de science n'a pas le temps d'être un rêveur paresseux, édifiant sans cesse dans son esprit de magnifiques constructions jamais soumises à l'épreuve de la pratique qui les purgerait de leurs éléments irréalistes. Il n'a pas le temps non plus d'être un activiste affairé, faisant toujours ceci ou cela sans aucun contrôle raisonnable apparent et comme sans but. La théorie doit toujours être éprouvée par l'expérience et l'expérience guidée par la théorie. Ce n'est que par une union intime des deux que la vérité peut progresser.

L'homme de science doit également cultiver son aptitude à distinguer rapidement ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. De nos jours, il est pour ainsi dire submergé par un flot toujours grandissant d'articles et de rapports dus à ses collègues de nombreux pays. Il ne saurait être question pour lui de lire tous ces écrits relatifs à sa propre spécialité, si petite soit-elle par rapport à la science dans son ensemble. Il faut qu'il développe en lui la faculté d'extraire les faits essentiels pour ainsi dire au premier coup d'œil et qu'il les confie à sa mémoire. S'il ne peut le faire, ou bien il perdra tant de temps à se diriger péniblement dans une masse de documents qu'il n'aura plus celui d'accomplir son propre travail original, ou bien il fera ce dernier dans l'ignorance de ce qui a déjà été accompli par d'autres, avec tout ce que cela implique nécessairement de répétition inutile et d'inefficacité.

Pour mener sa tâche à bien, il faut également que l'homme de science sache reconnaître ce qui peut être d'un réel profit. En suivant la ligne de recherche qu'il s'est choisie, il verra constamment surgir de tous côtés des problèmes secondaires qui provoqueront son intérêt. Il lui est impossible de les étudier tous, aussi est-il obligé de n'en choisir que quelques-uns sur lesquels poursuivre ses recherches, et d'ignorer ceux qu'il juge mener à des impasses.

Il arrive parfois qu'un de ces problèmes secondaires exerce tant d'attraction qu'il est tout indiqué d'abandonner — provisoirement du moins — la ligne générale de recherche qu'on poursuit, pour lui consacrer toute son attention. A cet égard, la recherche scientifique est assez semblable à une campagne

militaire. Tel un bon général, l'homme de science doit avoir un plan de bataille souple, il doit toujours attaquer au point le plus faible et se tenir prêt à exploiter au maximum toute situation avantageuse pouvant s'offrir brusquement à lui. Toutefois, une des différences qu'il y a entre la science et une campagne militaire c'est que, dans la première, l' « ennemi », bien que généralement plutôt amical, ne commet aucune faute.

Et ceci nous amène tout naturellement à une autre caractéristique de l'homme de science digne de ce nom. Il doit être intensément curieux de tirer quelque chose de l'objet de son étude et être assuré qu'il découvrira la solution. Il trouvera inévitablement des déceptions sur son chemin et, en si grand nombre que souvent il sera tenté d'abandonner son travail. Car il y a des moments où tout va mal et où l'homme de science se sent désespérément bloqué. S'il n'est pas alors d'un optimisme incurable, il ne trouvera pas facilement le courage de poursuivre. A cet égard. son attitude devant la science est étroitement liée à toute sa philosophie de la vie. S'il croit que l'univers n'est qu'un accident triste, gris et sans signification, où trouvera-t-il le stimulant et l'énergie nécessaires pour consacrer sa vie à découvrir ses secrets ? Car la partie ne peut pas avoir plus de signification que le tout.

Mais, si illimité que doive être son enthousiasme, il ne faut pas que celui-ci conduise l'homme de science à précipiter ou à bâcler son travail, ou encore à se persuader lui-même qu'il peut avoir ce qu'il ne voit pas. Il a parfois à lutter contre son excitation lorsque son travail approche du moment crucial, et il doit s'efforcer de rester aussi froid et détaché que s'il n'était qu'un appareil enregistreur. Il va sans dire, par ailleurs, que l'homme de science doit éviter tout parti-pris conscient, mais il doit aussi prendre souvent d'importantes précautions pour empêcher que n'interviennent dans son travail des partis pris inconscients. L'homme de science doit tâcher d'être engagé et libre d'engagement, avocat et juge en même temps. Il faut que son enthousiasme demeure sous le contrôle de la raison. Dans d'autres domaines de la vie également, cette complexité est une nécessité douloureuse. Que de misères humaines et que de confusions, par exemple, auraient été évitées si, au cours des siècles, les zélateurs religieux avaient su maintenir strictement leurs paroles et leurs actes dans les limites de la raison !

Etre homme de science exige une grande souplesse d'esprit si l'on veut rester ouvert à tout ce qu'implique le travail scientifique. Les anciens concepts seront utiles à l'homme de science jusqu'à un certain point, au-delà duquel ils ne lui serviront plus. Or à moins d'être capable de reconnaître les postulats pour ainsi dire inconscients des anciennes idées et de les modifier ou de les développer, il restera toujours leur prisonnier et ne sera pas à même de percevoir les évolutions qui s'opèrent sous ses yeux. En fait, tout en donnant l'impression d'abandonner les cadres traditionnels, l'homme de science n'agit aucunement à l'encontre de l'esprit de la science. Au contraire, ce n'est qu'une fois une nouvelle évolution confirmée et le déchet des discussions et des malentendus écarté qu'il est à même de voir les idées traditionnelles dans leur véritable perspective. Elles conservent d'ordinaire une certaine valeur dans un domaine limité, mais elles sont, en outre, vues comme partie d'un tout plus grand. Tel est le progrès de nos idées dynamiques de Newton à Einstein. Cette distinction entre vrai et faux progrès dans la science est analogue à celle qui intervient en théologie et peut-être que la juste appréciation de l'une pourrait jeter de la lumière sur l'autre.

Les qualités d'esprit acquises par l'homme de science au cours de son travail se reflètent dans les rapports entre les hommes de science au sein de la communauté scientifique. A ce niveau on n'écoute les gens avec attention et respect que dans la mesure où ils ont quelque chose de valable à dire et où ils sont capables de l'exprimer clairement et brièvement. Les hommes de science n'ont pas de respect particulier pour les personnalités, quelque grande que soit la position qu'ils ont atteinte par leurs réalisations passées. Ce qu'ils ont à dire doit pouvoir tenir debout par soi-même et ne peut tirer aucun appui de l'autorité personnelle de celui qui l'expose. Ce dernier est à la merci des critiques du plus jeune parmi les membres de la communauté scientifique pourvu qu'il sache expliquer logiquement les raisons de son désaccord éventuel. C'est pourquoi les hommes de science se font souvent remarquer par leur humilité et avancent leurs conclusions avec toute la modestie qui convient.

Rares sont les regards sur l'inconnu...

On observera aussi chez les hommes de science l'absence de chichi et de pathétique, d'étonnement et de crainte : le climat dominant est simplement la calme détermination de poursuivre le travail. L'étonnement d'hommes de science devant les mystères de la création ne se trouve pratiquement que dans les écrits de ceux qui n'ont jamais expérimenté la chose réelle. Une si grande part de la recherche scientifique consiste en la répétition méthodique de certaines mensurations et de certains calculs fastidieux que l'objectif final poursuivi est souvent absent de la conscience immédiate. Ce n'est que tout à fait occasionnellement, peut-être une fois dans sa vie, que l'homme de science jette un vrai regard sur l'inconnu et jouit de l'inestimable privilège de faire avancer d'un modeste pas les connaissances humaines. Alors, oui, il y a étonnement et à un degré bien plus profond qu'on ne le suppose ordinairement, mais il est rare qu'on en fasse mention.

Je n'ai signalé ici que quelques-unes des caractéristiques de la communauté scientifique. Il serait évidemment absurde d'affirmer qu'elles se trouvent pleinement développées en chaque homme de science, mais on peut au moins tenir qu'elles sont, en quelque sorte, les qualités archétypes de la science, réalisées plus ou moins complètement dans tel ou tel individu. En prendre conscience et les juger à leur valeur pourrait fournir les bases de ce dialogue — bénéfique aux deux parties — entre les hommes de science et les chrétiens, qui seul permettra aux deux modes de vie, qu'ils poursuivent chacun de leur côté, de se rejoindre.

UNE ANNÉE ROMAINE

● ENCYCLIQUES :

Quatre encycliques, en 1957 : *Fidei Donum*, sur la situation des missions, notamment en Afrique (21 avril) ; *Invicti Athletae Christi*, sur le troisième centenaire de la mort du martyr polonais saint André Bobola (16 mai) ; *Le Pèlerinage de Lourdes*, pour le centenaire des apparitions de la Vierge à sainte Bernadette (2 juillet) ; *Miranda Prorsus*, sur la radio, le cinéma et la télévision (8 septembre).

● BÉATIFICATION :

Un seul décret de béatification a, en revanche, été promulgué, comme l'an dernier, en faveur de la Bienheureuse Eugénie Smet (Mère Marie de la Providence), fondatrice des Religieuses Auxiliatrices du Purgatoire (26 mai). Il faut retenir également la publication de l'allocution que Pie XII ne put prononcer lorsque, en 1943, il proclama sainte Marguerite de Hongrie.

● PRIÈRES :

Pie XII a composé et publié cette année, un nombre important de prières, pour la plupart porteuses d'indulgences : Pour les vocations religieuses (11 février) ; Prière du médecin (10 mai) ; Pour les pèlerins de Lourdes (17 mai) ; Prière à Marie, Reine (à l'intention des femmes chrétiennes (26 mai) ; Pour un pèlerinage d'ouvriers à Lourdes (3 juin) ; Pour l'Église du Silence (19 juillet) ; Pour les vocations sacerdotales (31 octobre).

● AUDIENCES :

Plusieurs personnalités de marque ont été reçues en audience par Pie XII. Ce fut d'abord la visite du vice-président des Etats-Unis, M. Richard Nixon (17 mars), annoncé par une lettre du Président Eisenhower (28 février). Au cours de cette audience, Pie XII évoqua la « crise qui n'a que trop duré entre l'Est et l'Ouest » et approuva les Etats-Unis de faire fond sur « la confiance en la simple et sincère expression de bonne volonté, clé du règlement des désaccords internationaux ».

Ce fut ensuite la visite du professeur japonais Masotoki Matsushida (14 avril); en quête d'un appui moral contre les expériences thermo-nucléaires (notamment l'expérience prévue par la Grande-Bretagne — et accomplie — sur l'île de Christmas). Le 25 avril, Pie XII publiait une note dénonçant l' « inutile gaspillage », l' « épuisante et coûteuse course à la mort » et demandant une conversion des efforts en vue de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique.

Pie XII reçut encore le prince Rainier III de Monaco et la princesse Grace (30 avril), le président René Coty (13 mai), M. Théodore Heuss, enfin, président de la République fédérale allemande (27 novembre).

● MESSAGES AU MONDE :

Deux messages au monde dominent traditionnellement l'année. Dans son message de Noël 1956, Pie XII évoqua la Hongrie, le désarmement et ses méthodes de contrôle, l'autorité de l'O.N.U., la solidarité européenne, le mythe d'une coexistence qui ne serait pas la « coexistence dans la vérité ». Mais notre civilisation ne connaîtra la paix que si elle arrache l' « erreur fondamentale » qui en vicie les fondements, si elle répudie le « faux réalisme » qui ignore à la fois la dignité et les limites de la nature humaine, pour un « vrai réalisme » qui tienne compte en même temps de la réalité historique, de l'acte libre et de la religion.

Quant au message pascal, il fut une longue méditation sur la nuit de la Passion qui porte en elle l'espoir de Pâques. Pareillement, la nuit que traverse notre temps porte en elle les germes d'une résurrection.

● PAROLES AUX CHRÉTIENS

S'adressant plus particulièrement aux chrétiens, Pie XII, par ses allocutions ou les lettres de Mgr Dell'Acqua, substitut, a été amené particulièrement :

— à rappeler la position traditionnelle de l'Eglise dans le domaine de la formation de la jeunesse (6 janvier, 24 mars, 4 août) et de la liberté d'enseignement (31 décembre 1956, et surtout 10 novembre 1957) ;

— à encourager un usage contrôlé des techniques modernes. Celles-ci — radio, cinéma, presse, télévision — offrent de nouvelles possibilités de culture (ce fut surtout l'objet de l'Encyclique *Miranda Prorsus*, précédée d'une lettre de Mgr Dell'Acqua aux Journées internationales d'études de La Havane, le 4 janvier) et d'information (15 avril, 17 mai, 27 octobre, 22 août). Ou bien, par l'automation, elles intéressent l'économiste (17 mars) et plus encore peut-être les travailleurs (7 juin);

— à répondre aux questions que, de tous temps, la souffrance pose à la morale et à la religion. Dans un discours sur l'analgésie (24 février), Pie XII a fortement précisé le sens chrétien de la douleur, qui n'est pas une fin en soi, qui peut être soulagée pour permettre d'atteindre des biens supérieurs. Il en est de même pour la misère, qui doit être l'objet de la plus grande sollicitude sociale (2 mai). Mal logés (8 avril), ouvriers (30 juillet), paysans (16 mars, 16 mai, 18 septembre), émigrants (23 juillet), prisonniers (26 mai) : en chacun, c'est l'homme qu'il faut sauver. La souffrance, pourtant, peut n'être pas inutile, elle a sa grandeur, qu'elle soit souffrance physique du malade (7 octobre), ou souffrance morale de la veuve (16 septembre) ;

— à approuver les efforts tentés pour construire ou renforcer l'unité de l'Europe (28 mars, 13 juin, 4 octobre, 27 novembre) ;

— à pousser enfin les laïcs dans une action apostolique et civilisatrice adaptée aux appels du monde actuel dont la dimension internationale est surtout fortement soulignée (8 avril) à l'Assemblée des O.I.C. ; 25 avril, à Pax-Romana, 5 juin, à la Semaine Sociale d'Espagne ; 25 août, à la J.O.C. ; 29 septembre, aux femmes catholiques ; 5 août, aux Enseignants catholiques ; 5 octobre, au Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs.

● SACERDOCE ET VIE RELIGIEUSE :

Outre les traditionnels conseils aux curés et prédicateurs de carême de Rome (5 mars), Pie XII s'est plusieurs fois adressé aux prêtres et aux religieux, soit pour les prévenir de certains écarts (lettre du 25 mars au cardinal Feltin pour le 3e centenaire de M. Olier, discours du 10 septembre à la Congrégation générale des Jésuites), soit pour insister sur les exigences de la formation (12 mars, 14 juin, 5 septembre), soit encore pour les appeler à plus de perfection dans l'exercice de leur ministère (1er août au maître général des Dominicains, sur la prédication, 16 septembre, lettre sur la charité sacerdotale).

● DISCIPLINE :

Le 21 janvier, la Sacrée Congrégation du Concile excommuniait l'abbé Richard Horvath, « coupable, en Hongrie, d'intrigues contre les autorités légitimes » et prenait diverses mesures contre les prêtres qui seraient nommés non canoniquement ou qui exerceraient mal leur charge. Le 17 avril, elle absolvait l'abbé Horvath.

Le 16 juillet, la Sacrée Congrégation du Concile a interdit aux prêtres hongrois de participer activement à la politique.

Un ouvrage a été prohibé *ipso jure* : « Espoirs et déboires du progressisme », de Ignace Lepp.

● LITURGIE :

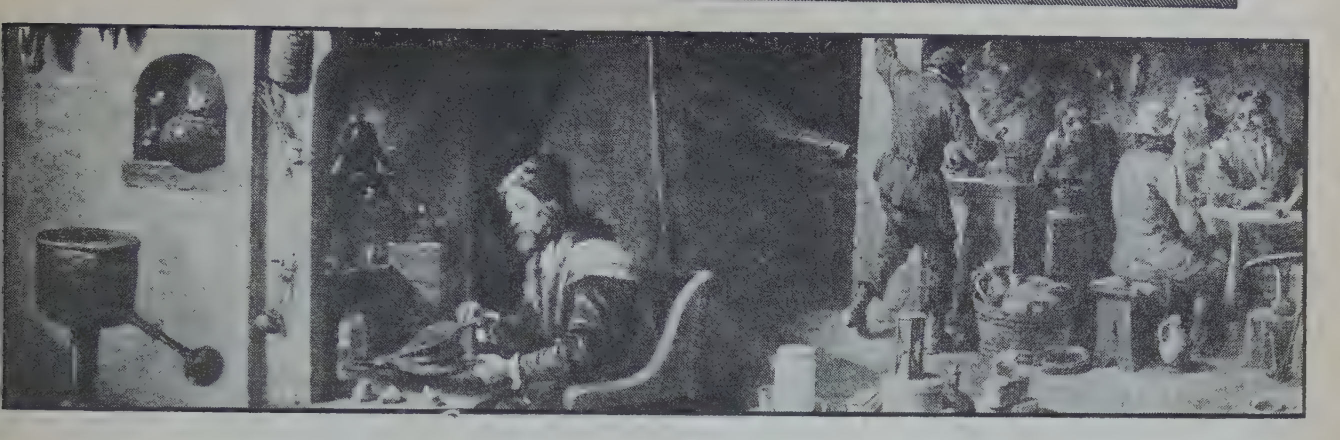
Le 1er février, la Sacrée Congrégation des Rites a publié les modifications apportées aux rubriques de la Semaine Sainte.

Le 19 mars, promulgation du *Motu proprio « Sacram communionem*, sur le jeûne eucharistique, « étendant les concessions faites dans la Constitution apostolique *Christus Dominus* ».

La Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, le 8 mai, et Pie XII, le 18, ont précisé qu'une concélébration n'était pas valide quand un seul célébrant prononce les paroles consécratoires.

Cette Congrégation a, d'autre part, autorisé les officiants français à lire, au cours des messes solennelles, l'épître et l'évangile d'abord en français, puis en latin, voire même, en certains cas, en français seulement. Donné le 17 octobre 1956, cet avis favorable ne fut publié qu'au mois de mai 1957.

Le 1er juin et le 20 août, la Sacrée Congrégation des rites a publié des déclarations relatives à la forme et à l'emplacement des tabernacles d'une part, d'autre part, à un doute sur la forme des ornements sacerdotaux.



La science a fini de se révolutionner. Elle est en train de révolutionner l'homme.

SOMMES-NOUS EN RÉVOLUTION ?

Une interview du R. P. DUBARLE, O. P.

— LA PREMIERE QUESTION QUI SE POSE EST DE SAVOIR SI, DANS LE DOMAINE SCIENTIFIQUE, NOUS SOMMES VÉRITABLEMENT, COMME ON LE DIT, A UNE PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE.

1957 a vu partir les deux premiers satellites artificiels. 1958 verra partir les autres et, avec eux, les plus belles réalisations de l'année géophysique internationale. 1958 verra aussi l'Exposition universelle de Bruxelles, dominée par l'atome géant, l'atome-roi. On annonce, à Paris, une exposition au modeste programme : « Terre et Cosmos ». Il ne fait aucun doute que 1958 s'annonce comme une « année de science ».

1958 sera aussi l'année de Lourdes, ville des miracles par excellence. 1958 sera une « année de foi ».

De nombreuses organisations ont déjà « couplé » Lourdes et Bruxelles, au plan des voyages ou des pèlerinages. C'est une entreprise un peu analogue que nous tentons ici. Comme l'an dernier, le R.P. Lebret, le R.P. Dubarle a bien voulu nous y aider en répondant longuement à notre interview.

Nos lecteurs sont accoutumés à la dimension planétaire, internationale, « horizontale », de la vie des hommes au XX[e] siècle et, partant, des chrétiens et de l'Eglise. L'accélération du progrès scientifique introduit une dimension nouvelle : du cœur de la matière à la nuit des étoiles, des ponts sont jetés — comme, de la matière à l'esprit, des « passerelles », plus fragiles ; au milieu, l'homme risque le vertige de l'orgueil ou de la peur. En même temps, ce progrès des sciences et des techniques oblige l'homme à l'égard de ses frères : on notera comment le R.P. Dubarle, par des voies différentes, rejoint le R.P. Lebret. Ce sont toutes les incidences du progrès scientifique que ce dossier présente à larges traits.

Né en 1907, entré dans l'Ordre Dominicain en 1925, le R.P. Dubarle est surtout un philosophe. Depuis 1944, il enseigne la philosophie des sciences à l'Institut catholique de Paris, Il est, en outre, conseiller théologique auprès de l'Union catholique des Scientifiques français (U.C.S.F.). Outre de nombreux articles, le R.P. Dubarle a publié un ensemble de conférences sous le titre : « Humanisme scientifique et raison chrétienne » (Desclée de Brouwer, 1953) et, aux éditions du Cerf (1949) : « Optimisme devant ce monde ».

— A cette question, je crois qu'il faut répondre en faisant quelques distinctions. Car d'un point de vue, nous sommes à la fin, d'un autre au commencement et d'un troisième au cœur d'une période révolutionnaire.

Ce premier point de vue est celui de la connaissance théorique qui nous permet de comprendre les choses. De ce point de vue, la progression scientifique actuelle n'a rien de révolutionnaire. Elle est, tout au moins au plan des mathématiques, de la physique et même assez largement de la biologie, la suite d'une période qui a été, elle, révolutionnaire et qui a commencé, vers 1900, suite elle-même, de la grande période très révolutionnaire qui se poursuit depuis trois siècles.

Au début de notre siècle on s'est aperçu définitivement qu'il fallait dépasser ce que l'on appelle depuis cette époque la physique « classique », celle dont Galilée a posé les premiers fondements, que Descartes a commencé d'édifier, que Newton a coordonnée et dont il a donné le premier statut, celle qu'ensuite tous les savants du XVIII[e] et du XIX[e] siècles ont largement développée, passant de la gravitation à l'électricité et à la chaleur, découvrant de façon fine les lois de l'optique et constituant l'admirable édifice de la physique du XIX[e] siècle : à cela s'ajou-

tent les développements de la chimie qui prend consistance à la fin du XVIIIe siècle (chimie minérale d'abord jusque vers 1830, chimie organique ensuite) et la découverte des structures atomiques qui permettent l'explication de tout cet ensemble de rapports. Je laisse de côté la biologie, qui vient prendre ses premières bases sur cette étude physico-chimique des organismes vivants et qui ouvre la magnifique perspective d'une vie en évolution.

Cet ensemble — au moins sur le plan de la physique — apparaît insuffisant. Des failles commencent de se révéler. La première est celle que détecte la célèbre expérience de Michelson-Morley, qui prouve, contrairement à ce que cette physique classique permettait d'espérer, l'impossibilité d'apprécier le mouvement absolu de la terre dans l'espace, ce qui annonce déjà les théories de la Relativité. Puis apparaît, avec Max Planck, l'idée de discontinuité dans les interactions, rejoignant le fait de l'existence de grains de matière et conduisant à la mécanique quantique. Parallèlement, la biologie découvre les mutations, qui contreviennent aux idées continuistes soit de Lamarck, soit de Darwin en matière d'évolution. On s'aperçoit de ces espèces de petits sauts que fait la nature. C'est par là que pénètre la révolution scientifique.

La conquête de l'univers en grand, les belles synthèses cosmologiques que nous possédons aujourd'hui sont pour une part le fruit d'abord des premières idées sur la relativité restreinte émises par Einstein en 1905, puis de la synthèse des théories de la Relativité bénévole qui s'édifie de 1915 à 1917.

Processus quantique et mécanique ondulatoire, qui nous introduisent au cœur de l'univers en petit, sont également entrevus au moment où, tirant parti des premières études de Planck et réfléchissant aux conditions du phénomène photoélectrique, Einstein, dès 1905, commence à découvrir qu'aux ondes lumineuses il faut associer des petits grains de lumière, les photons. C'est la conjonction de la mécanique quantique et de la loi d'équivalence entre la masse et l'énergie, tirée de la théorie de la relativité, qui annonce la possibilité — aujourd'hui réalité — d'utiliser l'énergie nucléaire. Les théories de la radioactivité portaient de leur côté le même espoir.

Ce à quoi on assiste aujourd'hui, c'est à une sorte d'exploitation grandissante, de plus en plus étendue, de plus en plus touffue, de connaissances dont les éléments ont été acquis il y a cinquante ans.

D'une révolution à l'autre...

Ceci dit, je croirais volontiers que nous sommes pourtant à la veille de révolutions scientifiques assez importantes. Un certain nombre de traits du présent ont déjà cette apparence caractéristique de signes prémonitoires.

Il y a d'abord le rythme toujours croissant des progressions scientifiques. Sur la base de ce qui a été acquis en théorie voici une cinquantaine d'années, on assiste à un développement en progression toujours plus rapide. On a l'impression d'une sorte de phénomène de résonance. Comme avec « l'effet Larsen » dans un haut-parleur : le bruit s'enfle, s'enfle toujours, quand le rythme de la progression s'accroît ainsi constamment, il peut arriver un moment où l'intervention d'un élément nouveau suffit à mettre fin à ce processus de développementet à rétablir plus calmement la science sur les bases dont elle était en quête.

Seconde caractéristique du présent : la progression de la connaissance proprement dite est directement couplée avec le facteur technique et le système des applications pratiques. Il est impossible dorénavant de séparer l'avance de la science d'une avance de la technique ; cette dernière est appelée par les besoins mêmes de la recherche et de la connaissance, elle fait corps avec la science et elle retentit tout de suite en applications pratiques. Cette interaction très intense donne un visage qualitativement nouveau à la science, qui, de plus en plus est à la fois perception de la réalité et métamorphose de tout l'environnement humain.

Troisième caractéristique : nous allons à très grands pas — semble-t-il tout au moins — vers la soumission étroite à la science de terrains nouveaux de la réalité. Nous entrons dans le monde de la rigueur à cet égard, alors qu'autrefois nous tâtonnions simplement autour du sujet.

POINTS DE REPÈRE

● **Univers en grand :**

— 1900. Russel : Types et évolution des étoiles ;
— 1920. Draper : Catalogue des types spectraux de 240.000 étoiles ;
— 1923. Télescope du Mont Wilson: 2 m. 50 de diamètre ;
— 1924. Lindblad et Oort : Notre galaxie a une forme spirale ; il en existe d'autres ;
— 1927. Hubble : Loi de récession des galaxies ; chanoine Lemaître : Hypothèse de l'univers en expansion ;
— 1928. Rotation de notre galaxie ;
— 1930. Découverte d'une dixième planète : Pluton ; Télescope Schmidt à champ accru ;
— 1932. Découverte de la matière intersidérale ;
— 1938. Bethe : Explication (réactions nucléaires) de l'énergie des étoiles ;
— 1950. Télescope du Mont Palomar : 5 m. de diamètre ;
— 1952. Développement de la radioastronomie (rayonnement hertzien, raie de l'hydrogène de 21 cm.) ;
— Découverte d'une erreur systématique dans le calcul des distances des galaxies : il faut les doubler ;
— 1955. Lallemand : Télescope électronique.

● **Univers en petit :**

— 1900. Planck : Théorie des quanta ;
— 1901. Les ondes hertziennes franchissent l'Atlantique ;
— 1902. Rutherford et Soddy : Théorie des transformations radioactives ;
— 1905. Einstein : Notion de grain de lumière (Photon) ; relativité restreinte : équivalence matière-énergie ;
— 1910. Millikan : Mesure de la charge de l'électron ;
— 1911. Rutherford : Démonstration expérimentale de l'existence du noyau ;
— 1913. Jean Perrin, Rutherford, Bohr, von Laue : Conception planétaire de l'atome ;
— 1914. Notion d'isotope ;
— 1919. Rutherford : Première transmutation artificielle ;
— 1924. De Broglie : Mécanique ondulatoire ; Heisenberg : Mécanique quantique ;
— 1926. Shrodinger : Identité des mécaniques ondulatoire et quantique ;
— 1927. Dirac : Conjonction de la relativité restreinte et de la mécanique quantique ;
— 1928. Davisson et Germer : Vérification de la mécanique ondulatoire ;
— 1929. Lawrence : Premier accélérateur de particules (cyclotron) ;
— 1930. Chadwick et Joliot-Curie : Découverte du neutron ;
— 1932. Anderson : Découverte de l'électron positif ;
— 1933. Yukawa : Notion théorique du méson ;
— 1934. Irène Joliot-Curie : Radioactivité artificielle ;
— 1937. Anderson : Observation du méson ;
— 1938. Microscope électronique ;
— 1939. Hahn, Stresman : Fission du noyau d'uranium ;
— 1940. Halban, Joliot, Kowarski : Production de neutrons lors de la fission, possibilité de réactions en chaîne ;
— 1942. Fermi : Réaction en chaîne;
— 1944. Eniac : Première grande machine à calculer électronique ;
— 1948. Transistors.

(D'après le R.P. Russo : «Chronologie de l'histoire des sciences et des techniques », de 1530 à 1955, dans *Sciences et Enseignement, d'hier à aujourd'hui*, Centre d'Etudes Pédagogiques.)

La machine IBM 704 peut exécuter 40.000 additions à la seconde, avec dix chiffres décimaux; 4.000 multiplications ou 9.000 divisions à la seconde, avec dix chiffres significatifs. L'opération qu'il y a cent ans Le Verrier effectua en près de six mois ne prendrait pas aujourd'hui une minute, toutes vérifications comprises.

Quelles réalités commençons-nous donc de soumettre à la science ? J'en verrais deux :

● Autrefois, nous connaissions et soumettions les manifestations « périphériques » de la vie : l'état de santé et de maladie d'organismes relativement gros, leur fonctionnement physiologique... Aujourd'hui, nous commençons d'entrevoir comme accessibles à la science les structures foncières de la vie, son cœur, ses déterminismes les plus profonds, ce qui commande la structure et la genèse des êtres ; et cela non seulement de façon à provoquer des malformations, mais de façon à faire se construire peut-être les êtres eux-mêmes, non plus simplement par le ministère de la nature mais par un certain ministère de la science.

● Les affaires humaines — qui ont une base très matérielle de technique, d'industrie, d'économie, de relations sociales enchevêtrées et complexes — semblent dorénavant pouvoir être soumises, en grand et en détail à la fois, à la régulation scientifique. Grâce à un outillage mathématique nouveau, on commence de pouvoir connaître, analyser, calculer, synthétiser et prévoir sur des ensembles d'une complexité qui aurait effaré le mathématicien d'il y a vingt ans. Les mathématiques n'ont peut-être pas trouvé une foule de théorèmes sensationnels depuis cinquant ans, elles ont dependant profondément renouvelé leur structure abstraite — à la suite de ce qu'on pourrait appeler justement l'événement révolutionnaire du début du siècle, la crise des fondements. Elles ont, d'autre part, entrepris la réalisation d'appareillages d'une telle puissance que nous sommes près du moment où ce sera la globalité des affaires humaines qui pourra être prise en charge — à ce niveau très matériel bien entendu.

Nous ne sommes pas encore à l'âge de cette prise en charge, mais nous sommes à l'âge où nous soupçonnons qu'elle pourrait bien arriver : comme nous ne savons pas encore modifier la vie à notre guise, mais nous soupçonnons que cela pourra peut-être se faire. C'est pourquoi je dis : oui, nous approchons du moment où la science s'élancera de nouveau sur des avenues inexplorées, à partir de faits qui auront un certain caractère de révolution.

Ce qui se passe actuellement.

Il reste enfin que, sur le plan pratique, nous sommes non plus à la fin, ni au seuil, mais au cœur d'une révolution. Nous la vivons en ce moment même. Elle consiste dans la conjonction active et qui se généralise jusqu'à englober la totalité de la planète, de la science et de la vie pratique.

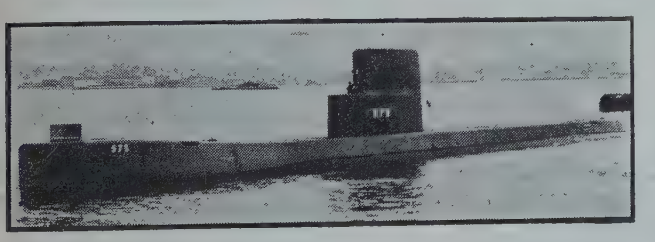
Autrefois, disaient les Anciens, la technique était fille de l'expérience et conduisait à la science. Tout le système de la pratique humaine était mis en place avant même que la science ait à intervenir ; celle-ci se contentait de tirer quelques conclusions spéculatives, théoriques, de façon plus ou moins générale et contemplative.

Mais depuis trois cents ans, la science a conçu l'espoir d'être elle-même un facteur de relance technique et cet espoir à commencé de se réaliser, voici maintenant cent soixante-dix ans pour la première fois, avec l'entrée en scène de la machine à vapeur sur le plan industriel. Le progrès fut relativement modéré tout au long du XIXe siècle, et il profita surtout aux peuples européens : les autres n'en ressentirent que les contrecoups, grâce à l'expansion des peuples européens et aux conquêtes coloniales.

Ce qui arrive actuellement c'est, d'une part, que ce phénomène prend une densité tout à fait nouvelle pour les peuples européens ; et c'est, d'autre part, que les simples contrecoups ressentis par le reste du monde au XIXe siècle se se muent en une organisation positive qui va être aussi essentielle à la vie de tous les peuples qu'elle l'a été au cours du XIXe siècle à la vie des peuples européens.

L'événement de notre temps, le voici donc : la science est en train — non pas directement, mais par la médiation de ses applications techniques — de révolutionner l'homme. Elle ne se révolutionne plus — la chose est faite — mais elle tire les conséquences systématiques de la révolution *spirituelle* survenue il y a trois siècles : nous sommes au moment de la réalisation *matérielle*, à la dimension de la planète.

— EST-IL POSSIBLE D'ÉVOQUER A GRANDS TRAITS LES ACQUISITIONS DE LA SCIENCE AU COURS DES CINQUANTE DERNIERES ANNÉES ?





Un sous-marin atomique: Sea-wolf... *Un avion géant:* TU-114.



Que n'avons-nous conquis en 50 ans ?

— Regardez d'abord l'univers en grand. Il y a cinquante ans, on connaissait bien le voisinage du soleil et les étoiles, jusqu'à une distance de 100 années-lumière. Mais nous ignorions la nature réelle de cette formation d'étoiles que nous voyons à l'œil nu et que nous appelons la voie lactée. Nous ne savions pas avec certitudes si les nébuleuses spirales observées par les astronomes appartenaient ou non à notre système stellaire.

En 1917, Shappley étudie systématiquement et dévoile la structure de la voie lactée : c'est une nébuleuse spirale. Ses dimensions sont reconnues : un disque plat de 100.000 années-lumière de diamètre et de 15.000 années-lumière d'épaisseur en son centre (3.000 à la hauteur du soleil, distant du centre de 30.000 années-lumière).

En même temps qu'on passait de 100 à 100.000 années-lunière, on savait que les nébuleuses spirales sont d'autres univers analogues au nôtre. La plus proche est Andromède : 2 millions d'années-lumière.

Les méthodes de spectroscopie

> *Supposons que sur une carte plane de 1 mètre carré de superficie on ait, en 1900, représenté les étoiles de distance connue. Si l'on prétendait aujourd'hui représenter tous les astres dont les distances ont été effectivement évaluées, tout en conservant la même échelle que pour la carte de 1900, la nouvelle carte couvrirait plusieurs fois la surface de la terre.*
>
> (Paul Couderc, astronome à l'Observatoire de Paris : « Le fulgurant essor de l'astronomie contemporaine », dans *Les grandes découvertes du XX*e *siècle*. Larousse.)

stellaire, qui permettent au physicien d'utiliser les étoiles comme des annexes de laboratoire, révèlent que les nébuleuses s'éloignent de nous. En 1924, nous possédons la loi de la vitesse de récession, qui s'accroît avec la distance : les plus proches nébuleuses s'éloignent à la vitesse de quelques centaines de kilomètres-seconde les plus lointaines atteignent 40 à 50.000 km.-seconde.

On découvre, en conséquence, un phénomène cosmique extrêmement important : l'expansion de l'univers. Les télescopes géants (et depuis peu les télescopes électroniques) du Mont Wilson (2 m. 57 de diamètre) et du Mont Palomar (5 m. 10 de diamètre) scrutent cet univers en très grand. En 1937, le premier de ces télescopes photographie des amas de nébuleuses distants d'environ 1 milliard d'années-lumière. Actuellement, le second plonge à deux milliards d'années-lumière.

En fonction de cela, nous savons, aujourd'hui, que nous appartenons, nous, notre petite terre, notre petit système solaire, notre galaxie, à un ensemble de quelque 100 milliards de nébuleuses spirales contenant chacune la matière de quelque 100 milliards de systèmes solaires, répartie pour moitié en étoiles et le reste en nuages de poussières cosmiques.

Y a-t-il d'autres planètes autour d'autres étoiles que notre soleil ? La connaissance astronomique très précise de notre voisinage fournit actuellement des arguments convaincants en faveur de l'existence, autour d'un nombre raisonnablement élevé d'étoiles, de masses planétaires de l'ordre de celles qui apparaissent dans notre système solaire. On ne les a pas encore vues, mais on peut les calculer.

Tournons-nous du côté de l' "Univers en petit".

Tournons-nous maintenant du côté de l'univers en petit. Quand, en 1896, Becquerel découvre la radio-activité, phénomène lié aux structures à l'échelle des atomes, plus exactement même des noyaux, on n'a aucune idée des dimensions réelles de ces grains atomiques de matière. Certains chimistes, fidèles à la tradition de Berthelot, estiment encore que parler d'atomes, c'est faire de la métaphysique.

Vers 1905, pourtant, Jean Perrin met en évidence de façon indiscutable la structure granulaire de la matière. En 1913, Niels Bohr propose les premiers modèles atomiques, comparables au modèle planétaire du système solaire. En 1918, Rutherford provoque les premières transmutations, révélant la complexité du noyau. On découvre les dimensions de l'atome : 10^{-8} centimètres ; de l'électron : 10^{-12} ; du proton : 10^{-13}, soit, pour ce dernier, un cent milliardième de millimètre. On achève de déterminer avec précision le nombre d'atomes contenus dans une masse donnée : dans un millimètre cube d'eau par exemple, 35 milliards de milliards de molécules, contenant chacune deux atomes d'hydrogène et un d'oxygène ; l'atome d'oxygène est lui-même complexe. Toutes les structures de la chimie, toutes les configurations des corps à notre échelle sont dès lors expliquées à partir de cette analyse atomique.

Puis, vers 1930, on découvre de nouvelles variétés de particules élémentaires : électrons positifs, neutrons, mésons, particules étranges... C'est une avalanche qui déborde les possibilités présentes d'investigation et d'explication des physiciens.

A la même époque, Frédéric Joliot découvre la radio-activité artificielle. L'application constante du bilan de l'énergie et de la masse laisse prévoir la conversion de la masse en énergie utilisable, réalisée dans la bombe ou la pile atomique. On sait que la conversion d'un gramme de matière peut donner plus d'énergie qu'une bombe A.



Chen Ning Yang et Toung Dao Lee : les Prix Nobel de Physique 1957. Ils ont démoli le "principe de parité" à l'échelle des atomes.

La vie...

Entre l'univers en grand et l'univers en petit, il y a nous et le monde à notre échelle. En cinquante ans, nous avons réalisé la conquête de l'autonomie de la locomotion mécanique, la conquête de la vitesse et la conquête de l'air, jusqu'aux divers satellites artificiels. On a inventé et perfectionné la radiodiffusion et la télévision, applications de l'électronique, tout comme les microscopes électroniques, tout, comme, dans une toute autre direction, les puissantes machineries d'information, les techniques de la régulation et du calcul qui bouleversent les possibilités de prévision, les processus de la production industrielle et de gestion des affaires. Dans un autre domaine, nous nous sommes rendus maîtres de la métallurgie difficile, de l'aluminium d'abord voici soixante ans aujourd'hui, de l'uranium, du zirconium et autres métaux de ce genre. Nous avons pareillement découvert et appris à utiliser vitamines et hormones. Nous avons instauré le règne des plastiques...

Ce qu'il est important de noter, à cause de son caractère de nouveauté, c'est que tout ce progrès est le fruit d'un incessant développement de *toutes* les sciences, d'une incessante interraction des unes avec les autres. Un exemple ? Si nous approchons de la possibilité de réaliser l'énergie de fusion, nous le devons, en partie, aux progrès de la physique stellaire. Et réciproquement nous apprenons beaucoup sur les étoiles à étudier les interactions des particules accélérées par les grands synchrotrons d'aujourd'hui.

Passons au domaine de la vie. Grâce aux techniques de la radioactivité, on sait dater l'apparition de la vie sur terre à quelque 3 milliards d'années en arrière de nous. La paléontologie arrive à prévoir, par interpolation, les chaînons manquants des séries évolutives. La génétique, depuis Hugo de Vries, qui redécouvre les travaux de Mendel, explique les

mutations et en réalise d'artificielles. La bio-chimie des grosses molécules permet de comprendre la nature des complexités de base. Le travail réalisé sur les virus nous mène aux frontières de l'inerte et de l'animé et laisse espérer une possible synthèse de la matière vivante. On découvre les propriétés des acides nucléiques A.D.N. Avec cet acide, on provoque des mutations chez des bactéries puis, il n'y a pas un an, chez des canards en voie de formation.

... et la psychologie.

Il faudrait enfin parler du chemin considérable accompli par les sciences psychologiques, de l'exploration de l'inconscient, du développement des techniques de la psychologie sociale, de la connaissance à laquelle nous sommes parvenus des bases physiologiques du conscient et de l'inconscient, de la mise au point et de la multiplication des médicaments ou drogues agissant chimiquement sur ces bases matérielles du psychisme humain...

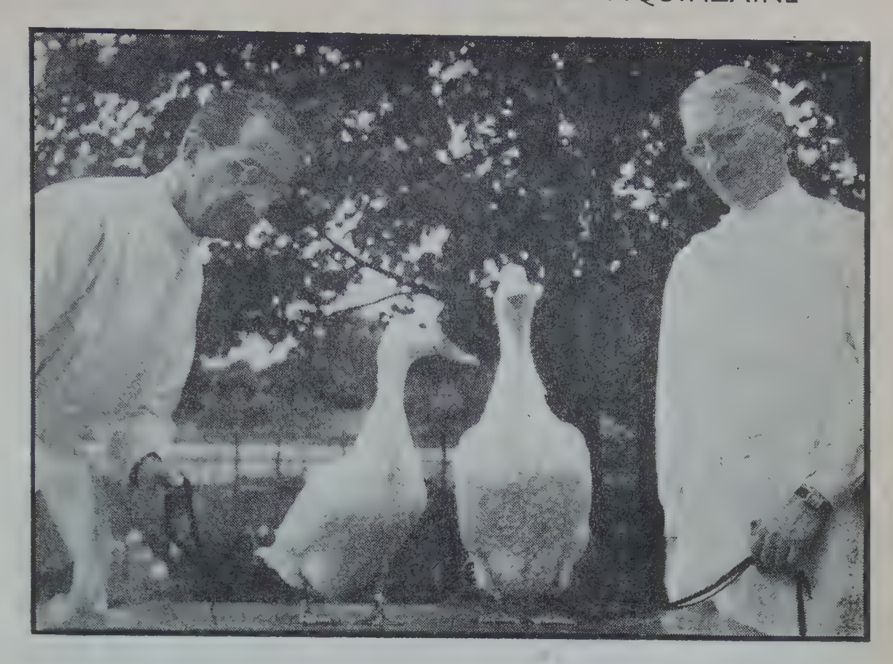
Voilà, très sommairement, où nous en sommes.

— PEUT – ON TRADUIRE CETTE SOMME DE CONNAISSANCES EN TERMES DE PUISSANCE ?

— Oui, et je m'en tiendrai à deux points.

Le premier est que la puissance humaine est aujourd'hui installée au cœur de l'inerte. En un peu plus de cent cinquante ans, nous sommes passés du harnachement du cheval au harnachement de l'énergie nucléaire. Tout le monde a en tête ce que cela représente d'accroissement de puissance.

Le second est que nous allons tenir les clefs de la vie. C'est-à-dire que nous saurons agir sur ce qui détermine en profondeur l'organisation biologique, modifier et les développements embryologiques individuels et les évolutions spécifiques, remodeler notre ambiance vivante et notre propre support corporel. Conjointement il semble qu'il nous sera de plus en plus possible d'agir comme à la base du psychisme en intervenant sur l'ensemble des divers conditionnements humoraux ou neurologiques de celui-ci. Enfin si l'on considère le grand corps des actions humaines enchevêtrées pour former le tissu de la vie sociale, les mouvements de l'existence des peuples et le système de l'histoire humaine au jour le jour, le moment n'est probablement pas loin où nous pourrons commencer d'exercer, en commençant par ce qu'il y a de plus matériel et de plus extérieur en lui, une action globale à son égard.



Le professeur Benoît et le R. P. Leroy (à droite) et leurs canards : avec un peu d'A. D. N. on fait d'un Khaki (à droite), un Blanche-Neige (à gauche).

Ceci nous oriente vers ce qui semble aujourd'hui le trait le plus important de cette nouvelle puissance humaine déjà conquise ou apparemment promise à nos efforts. Le fait très neuf du présent, c'est que cette puissance qui valait jusqu'à présent au bénéfice de groupes restreints de l'humanité, vaut aujourd'hui et de plus en plus *pour tout le monde*. C'est tout le monde qui est partout plongé comme dans un bain de technique et de science.

Et au moment même où la puissance humaine découvre pour la première fois sa dimension planétaire, les signes apparaissent d'une évasion possible de cette planète. Les spoutniks sont l'indication de cette vraisemblable capacité de l'homme à quitter la surface de la terre et — qui sait ? — un beau jour, à considérer notre planète comme la nursery cosmique d'une humanité à son tour en expansion dans l'espace.

Le temps qui vient sera à la fois le temps de notre planétarisation et le temps de cette évasion.

— SANS VERSER DANS LA SCIENCE – FICTION, PEUT–ON PRÉVOIR LES PROCHAINS DEVELOPPEMENTS DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNIQUE?

— Je crois qu'ici il faut être très prudent. Nous savons ce que nous tenons. Nous entrevoyons ce qui peut plus ou moins prendre la suite de ce que nous sommes arrivés à tenir. Mais les délais de temps qui nous séparent de « maintenant » à « ce qui suivra », sont souvent difficiles à évaluer. Voici cependant ce qu'on pourrait dire raisonnablement.

On peut prévoir la conquête sur le plan industriel (avec utilisation pacifique par conséquent), non seulement de l'énergie de fission de l'atome (pile à uranium, pile à plutonium éventuellement, pile avec des réenrichissements de matière fissile, réacteurs à petit volume) mais aussi, de l'énergie de fusion. En 1955, le physicien Babbah, ouvrant la réunion de Genève pour l'exploitation pacifique de l'énergie atomique, annonçait que cette conquête serait réalisée dans un délai de vingt ans. Sur le moment tout le monde a cru qu'il rêvait. Deux ans après, nous pouvons dire que ce peut être l'affaire de dix ans seulement.

On peut prévoir des fusées ayant des portées encore plus remarquables que les fusées russes actuelles et capables d'aller dans la lune, qui sait ? de faire le tour de la lune, peut-être même de faire un atterrissage et enfin de revenir sur terre. Mais les délais s'allongent à chaque fois : aller dans la lune, en faire le tour, atterrir, revenir. En même temps que des fusées allant à la lune, on peut imaginer une fusée échappant au système terre-lune pour aller, par exemple, du côté de Mars ou de Vénus.

On peut prévoir — on peut même déjà voir — l'invasion de la vie pratique par tous les matériaux artificiels dus à la chimie synthétique. Nous connaissons les fibres artificielles, les plastiques ; nous allons connaître des matériaux de construction de synthèse, peut-être aussi des aliments de synthèse, des combustibles nouveaux. Les silicones par exemple, donnent une chimie du silicium un peu parallèle à celle du carbone, mais avec la possibilité d'engendrer des corps de type tout à fait nouveau. Actuellement, on est en train d'étudier des combustibles au bore. Drogues également nouvelles, avec des possibilités d'action sur le système nerveux, donc sur le psychisme... Cette invasion de la vie par les matériaux artificiels va s'accentuer. Nous sommes tout juste au seuil de ce que la chimie des corps organiques peut nous apporter.

On peut prévoir : le progrès, à un rythme d'ailleurs relativement lent, de ce que l'on appelle aujourd'hui déjà l'automation, c'est-à-dire la possibilité de substituer une mécanique assez souple, assez raffinée, aux gestes humains de la production industrielle. Rythme lent, parce que l'automation n'est pas applicable dans tous les secteurs et nécessite de très gros investissements. La progression pourrait être analogue à celle de la machine à vapeur au XIX[e] siècle : quelques ateliers, beaucoup d'ateliers, finalement un monde automatisé.

Corrélativement à l'automation de la production vient l'automation du bureau. Elle commence de progresser de façon importante, au moins dans les complexes industriels ou économiques de quelque ampleur.

Le monde de demain sera ainsi un monde qui disposera certainement : 1° de quantités accrues d'énergie disponibles (doublées tous les dix ans) ; 2° de techniques de calcul, de prévision, de production et de gestion dépassant les possibilités humaines. Ce monde sera en outre peuplé par toutes sortes de progrès de détails, mécaniques, physico-mécaniques, chimiques.

Les progrès possibles en matière de biologie appellent plus de prudence. Nous en sommes seulement, par exemple, à nous poser le problème d'une éventuelle synthèse de la vie à partir des matériaux dont l'organisme est composé. Nous savons que ce problème est très compliqué. Mais nous allons commencer de nous y mettre et Dieu sait dans combien de temps nous parviendrons à la solution.

Un second problème se posera alors : cette vie, à supposer que nous soyons capables de la fabriquer en laboratoire, serions-nous capables de la faire évoluer et d'en piloter l'évolution à notre guise ? Ici, nous commençons à entrer dans le domaine de la science-fiction : nous ne savons rien. Mais le problème est posé tant de la synthèse de la vie que, éventuellement, d'une sorte de cybernétique de l'évolution artificielle d'une vie artificiellement créée. Il n'est pas complètement fou d'y penser.

Il faut plus de prudence encore pour la psychologie. Nous ne savons pas ici non plus l'ampleur de l'action que nous allons pouvoir exercer sur le psychisme humain, et ce qui en résultera. Il faudra peut-être s'arrêter très tôt. Il est possible que les premiers essais conduisent à des résultats si fâcheux qu'on n'ait plus guère envie de recommencer. Mais on ne sait pas. Il est sûr cependant qu'il y a un front de pensée scientifique qui est en marche. Il progressera peut-être très lentement, piétinera sur place, mais je ne crois pas que nous échappions à un renouvellement de nos horizons de par le fait de cette simple progression.

Pour résumer, la physique nous donne des indications à peu près précises sur ce que pourra être le monde des vingt années qui viennent. Que sera ce monde du point de vue biologique ? c'est déjà moins clair. Que sera-t-il du point de vue psychologique ? Probablement pas beaucoup changé. Il ne sera pas beaucoup changé du fait de l'application directe sur l'individu des techniques de la psychanalyse, ni des drogues calmantes ou réactivantes que nous connaissons aujourd'hui. Mais il sera *terriblement changé* par l'entrée en masse des hommes dans un monde où il y aura une prédominance de la science en action. Il faut considérer beaucoup plus sérieusement (et dès maintenant) ce retentissement indirect mais général sur le psychisme que la possibilité de produire des états « surhumains » de la vie ou de la conscience. Il faut, en particulier, éliminer complètement comme de la science fiction, l'espoir d'une conquête de pouvoirs magiques, perception extrasensorielle et ce que les Américains appellent télékinésie : tout cela ne paraît pas sérieux, en dépit des soi-disant expérimentations qui ont été faites. Mais ce que la science risque de nous apporter, c'est l'équivalent réel de ces rêves ou de ces projections plus ou moins magiques des rêves humains. A quelle date, quand ? Nous ne savons pas.

Jean Rostand et une de ses grenouilles : aux frontières de l'humain...

Le P. Busa, membre de la Faculté de philosophie de Gallarate (Italie), a trouvé un précieux auxiliaire pour l'analyse philologique de la Somme de saint Thomas : l'ordinateur I.B.M. 705. Cette machine connaît, aujourd'hui, saint Thomas par cœur, à l'endroit comme à l'envers, ou de toute autre façon. Elle peut dire, par exemple, combien de fois le mot *in* est utilisé et ses différents sens, compte tenu du contexte.

La même machine, installée à New York, a « lu » les manuscrits de la mer Morte, réussissant à compléter les phrases morcelées avec les mots qui devraient se trouver dans les trous. Un vrai travail de bénédictin...

— ESTIMEZ-VOUS QUE LE COMMUN DES MORTELS EST CONCERNÉ PAR TOUT CE QUE VOUS VENEZ D'ÉVOQUER?

— Je répondrai catégoriquement. Aujourd'hui, en 1958 et, de plus en plus, à partir de 1958, *tous* les hommes de la terre, sont intéressés par cette progression de la science, par les résultats qu'elle a acquis, par l'avenir qu'elle nous prépare. Tout le monde en subit les conséquences pratiques. Cela ne veut pas dire que tout le monde participe, même en partie, au capital de connaissance que la science propose. Cela veut encore moins dire que tout le monde réfléchit et médite sur les perspectives ouvertes par la science encore qu'il ne faille pas méconnaître le rôle joué par la vulgarisation scientifique.

Si la science étend son emprise sur tous, c'est dans la mesure où elle est entrée dans la vie des hommes, qu'elle s'y fait représenter sous la forme d'une technique à l'élaboration de laquelle elle préside nécessairement, sous la forme de réalisations qui la supposent, envahissent petit à petit notre vie et lui donnent son étoffe nouvelle. Essayons de faire le décompte de toutes les façons dont la science est présente dans notre appartement, dans la rue, dans notre travail quotidien. Nous nous apercevrons que nous sommes perpétuellement environnés de choses qui représentent, à différents stades, les acquisitions de la pensée scientifique. Je m'éclaire à l'électricité ; en ce moment je parle au magnétophone : c'est la science, elle est là, devant moi, je m'en sers. Mais attention, elle est aussi, quelque chose qui commence de déposer, dans ma vie, les germes d'une façon nouvelle de concevoir et de comprendre. Je sais qu'il ne s'agit plus simplement de machines inventées par quelque industrieuse expérience, mais qu'il a fallu une grande concentration de l'énergie pensante pour y arriver et dont je trouve le bénéfice immédiat dans la réalité dont je me sers. La science, modèle toute ma vie, toute ma psychologie, toute ma mentalité de par cette réalisation en action que nous donnent la technique, l'industrie, l'économie, la sociologie, la culture et finalement même la politique de mon existence humaine actuelle. Que nous soyons pour ou contre la science, il y a donc une emprise concrète, inévitable et considérable, de la science sur l'existence des hommes.

Mais ce qui était simplement le fait de l'humanité civilisée à l'européenne au cours du siècle dernier devient maintenant le fait de la planète. Ce n'est plus simplement moi-même, Parisien, qui m'éclaire à l'électricité, mais les indigènes des Iles Salomon alors qu'il y a encore dix ans, ils étaient à l'âge de pierre. Ce n'est pas simplement moi-même qui parle au magnétophone et utilise l'un de ces relais de diffusion de la pensée que l'électronique moderne met à ma disposition. C'est l'Arabe de l'Afrique du Nord qui prend ses mots d'ordre à la radio. Ce n'est pas simplement les chefs des nations, disons, développées, qui prennent des décisions largement fondées sur les besoins et les possibilités de la technique : ce sont tous les chefs d'Etat, actuellement existants, qui ordonnent leur politique à l'aspiration de leur peuple à un niveau de vie que seule la technique et finalement donc la science pourra leur apporter.



... *et micro.*

La science a donc une façon désormais universelle d'intéresser l'homme, de prendre pied dans sa vie de le servir, mais aussi de modifier la société, la mentalité, la psychologie collective, les attitudes vivantes de l'homme. Nous ne pouvons pas ignorer cela aujourd'hui. Nous ne pouvons pas méconnaître l'immense influence civilisatrice, culturelle, peut-être aussi, à certains moments, emprisonnante et appauvrissante de cet horizon scientificotechnique ou technicoscientifique, qui se construit autour de nous et risque, si nous n'y prenons garde, de se refermer purement et simplement sur nous.

Au Nigéria : machine à coudre, bicyclette...

— DEVANT LE PROGRÈS SCIENTIFIQUE, LES HOMMES SONT TOUJOURS PARTAGÉS ENTRE L'OPTIMISME ET LE PESSIMISME. VOYEZ-VOUS DES RAISONS DE CHOISIR ACTUELLEMENT ENTRE L'UN OU L'AUTRE TERME?

— Je verrais plutôt des raisons de laisser la question ouverte : c'est la grande question du présent. En deçà, d'ailleurs, de tout optimisme ou de tout pessimisme, de toute approbation enthousiaste ou, de toute réprobation, nous sommes, avec l'expansion de la connaissance scientifique et de ses retentissements humains, en présence de ce qu'il faut appeler un *fait de nature humaine* qu'il est vain de vouloir éluder. Nous ne pouvons pas imaginer l'humanité s'arrêtant sur la voie où elle s'est engagée et organisant, par exemple, une ère morale — et qu'on voudrait idyllique — de barbarie scientifique. Nous sommes en présence d'un fait qu'il faut accepter. Ce qui n'exclut pas d'ailleurs l'obligation de le juger. L'homme est justement l'être qui juge ce qu'il accepte.

Nous trouverons, dans la situation présente, des éléments qui convient à l'optimisme. Beaucoup. Nous trouverons aussi des éléments qui convient au pessimisme : beaucoup peut-être.

Qu'est-ce qui convie à l'optimisme ?

Disons d'abord cette évidence : l'homme, en dépit de ses diverses mauvaisetés naturelles, tend assez naturellement à se servir de ses ressources autant qu'il le peut pour son bien et non dans une intention systématique de se détruire. Cette évidence faisait, trop exclusivement, trop unilatéralement, la base de la philosophie optimiste des hommes de la fin du XVIIIe siècle. Nous nous rendons compte évidemment, à lire certaines des prédictions d'alors, qu'elles comportaient une bonne dose de naïveté et que les choses ne se sont pas passées tout à fait comme ces hommes l'avaient pensé. Mais il ne faut pas oublier pourtant que la *progression* de la science a

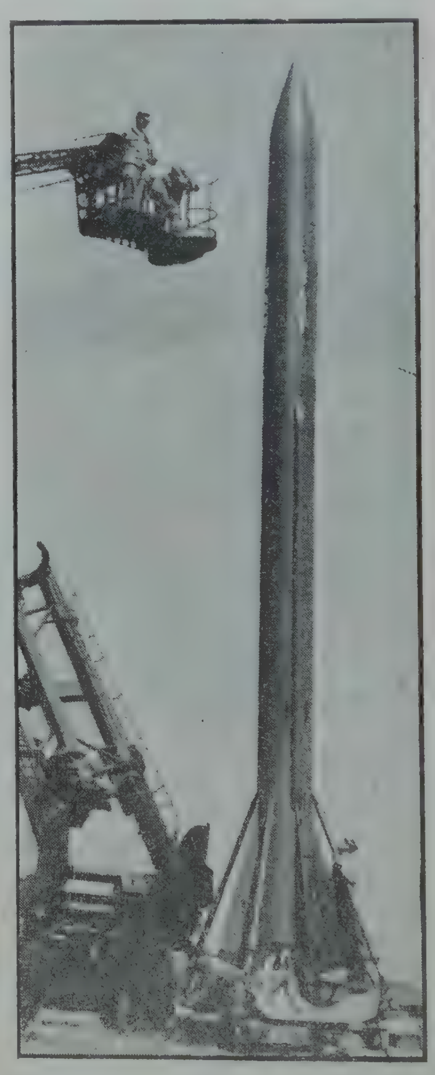
assez largement vérifié ce qu'ils annonçaient. Il est bien certain que les succès européens au cours des 150 années qui ont suivi l'introduction de la machine à vapeur, jusqu'à 1914, sont dus très largement à l'entrée en scène d'une science influente sur les destinées de l'homme. La multiplication du nombre des Européens à la fois en Europe et dans l'émigration, l'augmentation considérable de la durée moyenne de leur vie (par réduction de la mortalité infantile et allongement de la période de maturité et de vieillesse de l'homme), l'élévation de leur niveau de vie moyen, leur sortie hors de leur première coque géographique... autant de résultats sinon toujours directs, du moins indirects, de la science. Celle-ci, dans sa première période d'expansion, a été un immense facteur et peut-être le facteur décisif de la réussite matérielle de l'Europe depuis la fin du XVIIe siècle. En ce sens là, il n'est pas impossible que la science — passant à l'échelle de la planète — fasse réussir la planète tout entière.

Quelques contreparties.

Il ne faut pas cependant nous en tenir à une philosophie naïve, courtement scientiste : non, la science ne nous réintroduit pas au Paradis terrestre ; en 1958, nous en sommes beaucoup plus persuadés que ne l'étaient les cercles d'hommes possédés par l'espérance scientifique à la fin du XIXe siècle. Car nous savons déceler les contreparties de cette expansion scientifique à travers l'humanité.

La première contrepartie c'est la création d'un prolétariat. L'industrie, en utilisant les sources scientifiques d'énergie : machine à vapeur, puis électricité, a eu besoin de coupler cette entrée en scène de la machine avec une forme nouvelle du travail humain. La production industrielle s'en est accrue, mais c'est surtout l'entrepreneur qui en a bénéficié, son monde, sa société et on a négligé d'assurer une suffisante participation de l'homme chargé de seconder la machine. Le résultat c'est que l'homme, au contact de conditions de travail plus dures, dans des milieux plus déshumanisants, traité matériellement comme pouvait être traité un artisan autrefois, mais écarté du contexte de la vie artisanale, s'est organisé en prolétariat. Ce fut un immense malheur pour l'Europe du XIXe siècle : la brièveté de vues des optimistes impénitents y a peut-être présidé.

Une seconde contrepartie touchait également déjà les Européens du XIXe siècle : la science a accru les moyens de destruction. De sorte que les guerres sont devenues matériellement beaucoup plus cruelles, beaucoup plus totales, beaucoup plus obstinées et destructrices. Nous sommes entrés dans l'ère de la guerre scientifique et nous savons que ce n'est pas drôle ! La guerre de 1940-1945 s'est terminée sur l'emploi de la bombe atomique et aujourd'hui nous savons fort bien ce que signifierait une nouvelle guerre mondiale dans laquelle chaque belligérant engagerait tout son potentiel militaire.



Une fusée parmi d'autres : Corporal.
« Nous savons que ce n'est pas drôle. »

Méditant sur ces contreparties très réelles du passé, on peut avoir un certain nombre d'inquiétudes sérieuses pour l'avenir. Allons-nous dominer la propension que nous avons à la guerre et les fatalités qui nous poussent alors à utiliser tous les moyens de destruction à notre portée ? Est-ce que, d'autre part, les ressources importantes que nous entrevoyons aujourd'hui ne vont pas en fin de compte se retourner contre l'humanité ? L'énergie nucléaire nous apporte de grandes possibilités énergétiques, mais qui sait le péril des radioactivités sur les individus ? On dit que les expériences faites par les puissances atomiques suffisent dès maintenant à entraîner la mort par leucémie de 100.000 individus de plus. Est-ce que ces contaminations radioactives ne s'étendront pas davantage ?

D'autre part, nos moyens actuels de calcul, de contrôle, de prévision, ne seront-il pas — plus ou moins — des instruments de la tyrannie scientifiques ? La police, la torture, les contrôles administratifs systématiques... n'est-ce pas là l'horizon de notre âvenir scientifique : un monde à la « 1984 » d'Orwell ?

La peur.

On peut se demander également si les progrès purement techniques que l'on prévoit, ne risquent pas de dévaloriser, de désintégrer tout un ensemble de richesses spirituelles, culturelles, esthétiques, intellectuelles et religieuses. Cette hypothèse a été envisagée bien des fois et il y a dans la réalité un faisceau de faits particuliers suffisant pour lui donner quelque fondement.

Il y a donc de toute évidence des contreparties, des dégradations possibles, des misères graves à redouter ; on comprend que certains soient enclins au pessimisme. C'est si vrai que, tous, nous sommes parfois effrayés ; nous nous servons alors des leçons de la crainte pour précisément incliner l'homme à un peu plus de sagesse. Les savants atomistes ont peur. C'était Harold Urcy, je crois, qui écrivait dès le lendemain de l'explosion des bombes A : « Je suis un homme qui a peur, qui veut vous faire partager sa peur. » Aujourd'hui les mêmes raisons subsistent d'avoir peur. Elles sont amplifiées même puisque depuis lors on a vu apparaître la bombe à hydrogène et les fusées à longue portée, puisque, en outre, les ressources en matériaux fissiles des différentes puissances belligérantes possibles se sont beaucoup accrues.

Pourtant au moment où l'on se dispose non seulement à projeter l'éclairage du moraliste, mais vraiment à porter un jugement en vue d'entreprendre quelque chose qui soit humain, il faut contrebalancer les éléments de pessimisme par les éléments d'optimisme et inversement. Tout d'abord, il faut reconnaître que l'humanité est travaillée par une sorte de fièvre passionnée, quoi qu'elle en fasse. C'est un phénomène naturel, porteur de très grandes espérances. Arriver en vue

d'une humanité qui se rejoint elle-même d'un bout à l'autre de la planète et cherche à s'homogénéiser dans un niveau de vie que nous reconnaissons être celui de la civilisation, c'est assurément une grande espérance. Comme s'est une grande espérance que d'accroître encore notre maîtrise et notre possession de la nature — pour parler comme Descartes — et d'en tirer les promesses qu'elle contient. On comprend l'homme qui regarde vers cet avenir avec désir, avec enthousiasme avec passion.

Mais en même temps, il s'agit d'une espérance difficile, striée d'ombres — des ombres qui ont plutôt grandi au cours des dernières décades. De ces ombres, surtout, nous sommes tous plus ou moins devenus conscients et nous sommes obligés d'en tirer en commun les leçons.

Que dire, dès lors ? Ainsi travaillée par cette fièvre de progression, ainsi consciente des menaces graves, plus ou moins catastrophiques, que comporte cette marche en avant, l'humanité dans son ensemble doit se reconnaître obligée d'aller matériellement de l'avant. L'expansion ne s'arrêtera pas ; on ne l'arrêtera pas ; la solution humaine, la seule solution digne pour l'homme c'est, non pas d'appuyer follement sur le champignon de l'accélérateur et de se ruer contre le mur comme une automobile démente, mais tout de même de continuer à aller de l'avant.

Mais en même temps l'humanité est certainement obligée, de façon très urgente, de se surmonter spirituellement si elle veut contrôler les risques de plus en plus grands de l'expansion à laquelle elle est inéluctablement soumise. Il faut aller de l'avant mais il faut y aller d'une façon nouvellement humaine. La révolution pratique que la science accomplit en ce moment même, parmi nous, appelle une sorte de révolution des cœurs et des esprits. Nous n'avons plus le droit, aujourd'hui, de rester petitement enfermés dans nos horizons usuels de vie, de négliger cette planète qui veut naître, de méconnaître les puissances qui sont déjà à notre disposition, d'en oublier les risques. Nous devons être présents à tout cela, d'une nouvelle façon, à la fois en pensée et en volonté. Sinon...

L'humanité actuelle ressemble à un aviateur qui piloterait un appareil dont le moteur serait assez puissant pour franchir le mur du son, mais dont la cellule ne serait pas forcément assez résistante. Si le moteur tire trop fort, la cellule risque de se désintégrer en vol. Veillons à ne pas éprouver un tel accident : nous n'avons à notre disposition qu'un seul avion et nous ne sommes, tous ensemble, qu'un seul passager.



L'Organisation Mondiale de la Santé a demandé une enquête. Motif : la peur.

— COMMENT PEUT-ON DÉCRIRE LES PRINCIPALES EXIGENCES ACTUELLEMENT POSÉES PAR LE DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE? PEUT-ON ENTREVOIR LES MOYENS DE RÉPONDRE AUX APPELS DE LA SITUATION PRÉSENTE?

Je crois que le problème qui se pose à l'homme du fait même de l'expansion scientifique, technique, industrielle, économique, sociale, etc., c'est d'abord celui d'une homogénéisation de la vie civilisée sur toute la planète. Le scandale de l'opposition entre les niveaux de vie élevés de certaines nations dites développées et les niveaux de vie inférieurs — et même infériorisés depuis cinquante ans — des nations dites sous-développées doit cesser. Il s'agit de réaliser une certaine unification des modalités d'existence d'un bout à l'autre de la terre. *Sur le plan matériel, j'y insiste.* Et cela pour deux raisons :

● Premièrement parce que le monde ne peut plus marcher qu'à cette condition. Il n'est plus viable, étant donnée la présence de l'expansion scientifique, que s'il comporte ce genre d'homogénéisation. Nous sommes obligés, par le développement même de la civilisation industrielle, d'assurer une équitable répartition des biens à travers le monde entier.

● Deuxièmement parce que, de plus en plus, et partout, un certain sentiment de la dignité humaine se trouve lié à la solution de ce problème. Les Européens ont donné l'exemple au monde d'un mode de vie et ont, d'une certaine manière, affirmé quelque mépris à l'égard de ceux qui n'avaient pas rejoint ce mode de vie. Comme rien n'est plus intolérable à l'homme que de se sentir regardé avec mépris par son semblable, tout le monde veut arriver à cette forme de civilisation que nous sommes obligés de considérer comme liée, dans la psychologie du plus grand nombre, au sentiment de la dignité humaine.

A telle enseigne que : premièrement, on veut que nous n'ayons pas l'exclusive de la domination du monde au titre de cette civilisation ; deuxièmement, que nous apportions aux hommes de quoi réaliser leur accession à cet état auquel nous sommes arrivés ; troisièmement, que nous les laissions libres et autonomes dans cette accession. Ceci est inévitable et il faut y arriver. Cette accession suppose un minimum d'homogénéité au niveau des conditions matérielles d'existence. Il pourra y avoir encore des différences, mais elles ne devront plus être du type de celles que nous connaissons. Il faut alors se demander comment on peut assurer cette homogénéisation du monde dans l'ordre de la civilisation matérielle.

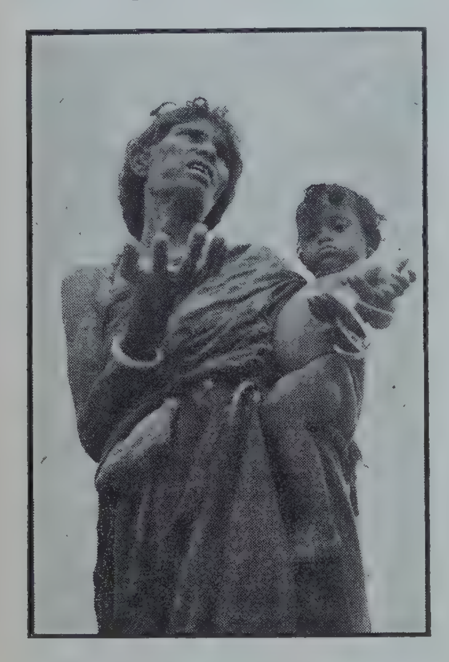
La chose est très difficile. Nous sommes en présence d'un problème qui se situe à la limite des forces de l'humanité actuelle. Que faut-il en effet ?

● Il faut d'abord, à l'échelle planétaire, *transformer la mentalité de compétition entre nations en mentalité de coopération*. Or nous en sommes encore à la compétition. Celle-ci prend peut-être une figure plus simple, mais elle est d'autant plus accusée qu'elle se simplifie. Et tant que nous ne serons pas arrivés à la surmonter, — ce qui risque d'exiger une crise grave, et des accidents sérieux — le terrain ne sera pas déblayé pour la solution de ce problème.

● Il faut ensuite essayer de faire passer le profit du genre humain avant le profit limité d'un groupe. Là aussi un effort très sérieux est requis d'un peu tous les groupes humains. Mais les biens et les richesses naturelles ne sont pas uniformément distribuées à la surface de la terre. Les aptitudes des peuples ne sont pas toutes les mêmes. Les conditions climatiques ne permettent pas partout les mêmes efforts à la surface du globe. On ne peut pas travailler au Congo comme sous une

latitude tempérée. De tout cela aussi on devra tenir compte.

● Il faut, enfin, trouver le moyen d'équilibrer raisonnablement l'expansion démographique de l'humanité, jusqu'à présent incontrôlable, et la progression des ressources matérielles destinées à l'édification de ce niveau de vie civilisé appelé par l'idée que nous avons aujourd'hui, de la dignité humaine. Il y a deux milliards et demi d'hommes à la surface du globe. Environ un petit tiers mange à sa faim selon les standings européens ; deux tiers sont très en dessous du niveau de vie moyen de l'Européen civilisé. Dans cinquante ans, il est possible qu'il y ait quatre ou cinq milliards d'habitants sur le globe. Si nous regardons ce que l'on peut attendre des ressources matérielles sur la base de ce qui se passe en ce moment et depuis cent cinquante ans, il y aura tout juste, sur ces quatre ou cinq milliards d'hommes, un petit milliard qui mangera à sa faim. Le reste sera, par la force même des choses, acculé, dans des conditions psychologiques bien aggravées, à un niveau de vie comparable au niveau actuel des moins favorisés.



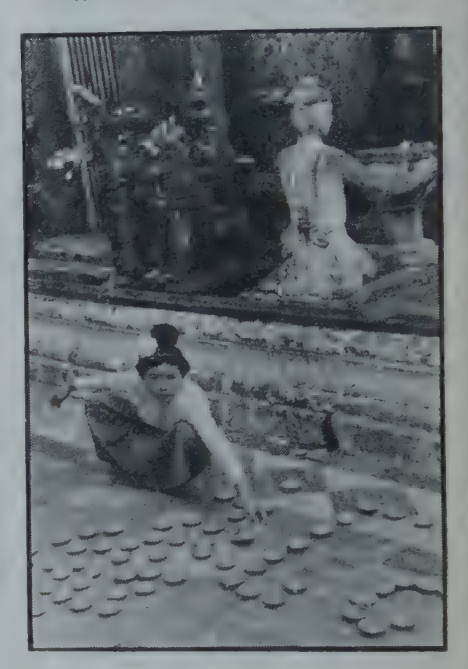
Que tous les hommes mangent à leur faim...

Une homogénéisation doit donc se faire. Mais cette homogénéisation ne peut pas non plus constituer le tout de la vie de la communauté humaine. Il faut, en effet, vouloir une planète où, dans la participation égale à la civilisation matérielle, règne un certain respect de l'originalité des capitaux spirituels que possèdent les différents groupes humains. Nous homogénéiserons peut-être la façon de nous alimenter, nous ne pouvons pas homogénéiser les langues. Ou alors nous le ferions en vertu d'un type de conduite des affaires humaines qu'il faudrait appeler tyrannie. Nous n'homogénéiserons pas davantage les traditions et les apports culturels des différents peuples. Tout totalitarisme sur ce plan risquerait d'être extraordinairement destructif de l'homme.

Ceci suppose donc obligatoirement une articulation entre ce qui doit atteindre à l'homogénéité et ce qui devra se conserver en originalité. Et ce n'est pas le moindre de nos problèmes, une fois supposée l'homogénéisation possible, que de savoir comment cette articulation se fera et comment les choses se recouperont de façon harmonieuse. Car nous sommes très loin, nous tous qui vivons à la surface de cette planète, d'être vraiment préparés à une telle articulation. Les Européens sont encore très tributaires d'une vieille forme de vie qui consistait à lier à l'appartenance géographique, ethnique, nationale, le tout de la vie : depuis la cuisine jusqu'à la foi. Cet ensemble commence tout juste de se dissocier et nous sommes à cet égard encore terriblement totalitaires. Et s'il en est ainsi pour les Européens, que dire des autres ?

Le problème d'une dissociation réfléchie, consciente, entre la communauté mondiale de la vie et les appartenances spirituelles particulières n'est encore pas résolu. Or la force des choses nous apprendra à faire cette dissociation. Car nous sommes en présence d'un *autrui* qui veut bien accepter notre civilisation matérielle mais qui restera, je pense, irréductible sur le plan de son appartenance à tel ou tel patrimoine spirituel.

La mentalité scientifique occidentale ne favorise pas toujours la compréhension de cette situation. Rappelons-nous, en effet, que la science, avec le système de ses enchaînements, est née chez nous, Occidentaux, et que, par la force même des choses, nous nous sommes accomodés de ce système. Ainsi représentons-nous aujourd'hui cette portion de l'humanité qui est la plus adaptée à ce régime de pensée et de vie. Comme il est nôtre, nous croyons qu'il va absolument de soi pour tout le monde. De plus, nous venons après trois siècles pendant lesquels une philosophie scientiste a été très souvent prônée jusqu'à être parfois dominante. Nous sommes trop portés à croire, que nous soyons totalitaires ou que nous soyons libéraux, Russes ou Américains, que la science suffit à tout, que, d'une certaine manière, dans son libéralisme entreprenant ou dans son matérialisme dialectique, elle peut récupérer la totalité de l'humain. Ce n'est pas vrai, mais nous en sommes encore trop souvent pénétrés et nous risquons, sous ces auspices, d'imposer, avec les bienfaits de la science, l'un de ses plus grands méfaits : la destruction des enracinements les plus profonds de la dignité humaine. Ce que les hommes veulent aujourd'hui, c'est mettre à niveau leur vie matérielle, sans renoncer à ce qu'ils sentent d'original en eux. Nous n'avons pas à abolir les formes autochtones et particulières de l'esprit au nom du moyen que nous apportons de sauver la dignité humaine.



... sans être contraints de renoncer à ce qu'ils sentent d'original en eux.

Voilà, si vous voulez, les données

Rester étranger à (la) science, c'est rester étranger à la culture de ce temps, et donc à sa propre histoire, c'est manquer — pour une part tout au moins — l'enracinement qui porte l'homme d'aujourd'hui, c'est se soustraire en partie à l'universalité de la communication. C'est aussi rester partiellement obscur à soi-même car, que nous le voulions ou non, le monde où nous vivons est imprégné de la présence de la science. Ne pas comprendre en quoi consiste cette présence, c'est se rendre incapable de ressaisir de façon réfléchie ce dont on vit à chaque instant, c'est adopter le parti-pris de la passivité et renoncer à l'authenticité de la participation.

(Jean Ladrière : « La Science peut-elle former l'homme ? », *Recherches et Débats*, Cahier n° 12, août 1955. Arthème Fayard.)

élémentaires du problème, les appels qu'il comporte pour nous. Je crois qu'il suffit de les mentionner pour voir tout de suite combien ils sont redoutables.

Confessons maintenant ceci : Dans l'état présent des choses, nous nous trouvons terriblement démunis de moyens pour répondre à ces appels. L'opinion de l'individu est dérisoirement isolée et impuissante. L'opinion collective ne sait pas où s'en prendre ; elle est inquiète, désorientée, troublée, fluctuante — ou contrôlée d'une manière qui ne lui permet pas d'être utile à la solution.

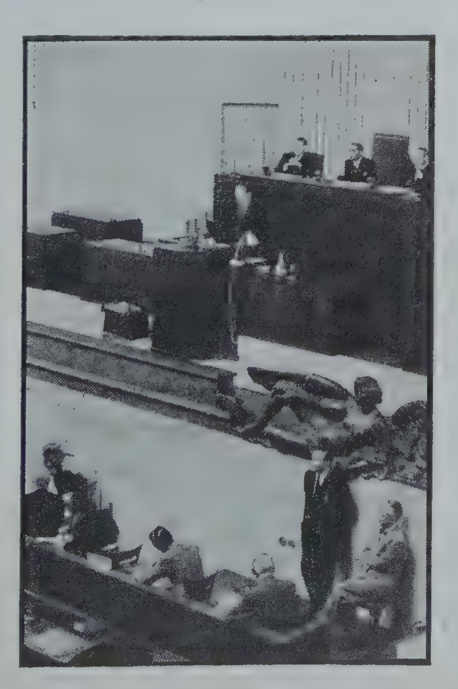
Quant aux moyens matériels, nous n'en avons guère. Disons que nous connaissons ou possédons actuellement le commencement de ces moyens matériels. Nous pourrions espérer que de la progression même de la science viendraient les moyens de résoudre favorablement le problème. Pour le moment, nos ressources énergétiques, nos possibilités de gestion et de production, nos moyens de développement industriel, suffiraient tout juste pour nous mettre au niveau d'un commencement de solution. En supposant que la volonté y soit. Si par contre nous continuons à mobiliser les ressources de cette science pour maintenir entre nous l'esprit de compétition, de prédominance et de lutte, alors nous risquons, dans les cinquante ans qui viennent, de nous voir décidément privés de moyens suffisants pour résoudre le problème, cette fois devenu encore plus urgent. En ce sens, la situation actuelle est sérieuse et nous devrions commencer d'y réfléchir.

— COMMENT PEUT-ON SE REPRÉSENTER L'AVENIR DE L'HUMANITÉ DANS LA MEILLEURE ET DANS LA PIRE DES HYPOTHESES RELATIVES AU COMPORTEMENT DE L'HOMME ?

— La meilleure hypothèse est toujours une utopie, l'image passablement puérile, surtout maintenant, d'une sorte de petit ciel sur terre. Et la pire hypothèse est aussi une utopie, mais à rebours, l'image non moins puérile d'un petit enfer terrestre. Je ne crois pas qu'il faille prendre ces hypothèses tout à fait au sérieux. Toutefois, l'image du ciel, même de ce pseudo-ciel terrestre et l'image de l'enfer, de ce pseudo-enfer terrestre, peuvent ne pas être inutiles pour discerner ce que pourrait être la vraie réalité terrestre et entre quels extrêmes elle pourrait se définir. C'est en ce sens que j'accepte cette hypothèse du mieux ou du pire.

Que peut-on dire au mieux ? On se met à l'œuvre pour résoudre les problèmes à incidence humaine de la science. On en prend conscience. Les nations s'accordent à peu près sur l'analyse de la situation et elles établissent une certaine coopération en vue d'arriver à faire une terre raisonnablement homogène, suffisamment respectueuse des différents capitaux spirituels. On entreprend vraiment une conversion de l'humanité tout entière.

On transformerait d'abord les bombes, les dizaines de tonnes de plutonium accumulées depuis douze ans, en réacteurs à utilisation pacifique. Les crédits accordés à la recherche n'iraient plus aux préparatifs de guerre ni à la lutte économique ou psychologique des nations entre elles mais à des efforts pour résoudre les problèmes réels qui se posent aux hommes. On réussirait en même temps à unifier sans trop les violenter les différentes portions plus ou moins sous-développées du globe ; on les initierait à la technique sans violence. Moyennant cela, on arriverait à éliminer la guerre ou les guerres nationales, les angoisses humaines qui prennent racine dans leurs menaces, les hostilités, les mépris réciproques qui sont liés aux différences de conditions dans lesquelles les hommes se trouvent les uns par rapport aux autres. Dans ce contexte éminemment favorable, la vie humaine s'épanouirait, tendant à croître, mais d'une croissance contrôlée (il faudrait voir par quels moyens), en équilibre avec les ressources d'une civilisation matérielle progressant elle-même raisonnablement.


Un espoir est né en 1955, avec la Conférence de Genève pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique

Si ce cap était passé, nous déboucherions sur un univers où nous deviendrions très libres à l'égard des servitudes matérielles du premier degré de notre existence, celles qui tiennent aux nécessités de la matière inerte ou aux nécessités brutes de notre organisme. On pourrait peut-être alors reporter l'intérêt d'une part sur les travaux auxquels nous inviterait une domination plus profonde de la nature vivante elle-même, notre organisme et notre environnement biologique, d'autre part, sur la préparation d'une conquête expansive d'autres habitats que la terre.

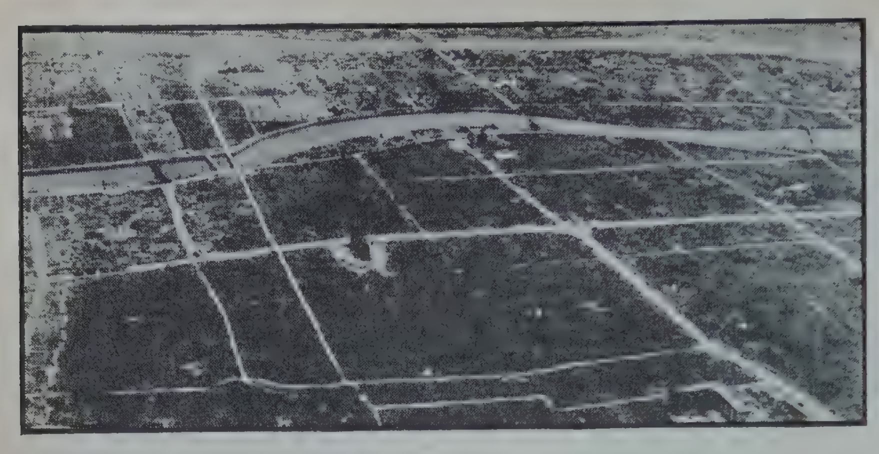
Dans ces conditions je crois que les hommes jouiraient alors d'une paix relative, à l'échelon terrestre planétisé, avec les biens procurés par la science et par les techniques ; ils seraient en mesure de se supporter et de se comprendre un peu mieux qu'aujourd'hui. Ce n'est pas la naissance de la « noosphère » ; ce serait simplement l'établissement d'une « mécanosphère » raisonnable dans laquelle les hommes, libérés de certains soucis de base, pourraient vaquer — oh ! non sans travail, non sans peine, non sans effort et non sans tension — à des travaux d'un ordre plus élevé, nous acheminant vers un type de condition humaine actuellement irreprésentable. Ce serait le gain d'un degré de bonheur auquel le climat de notre existence néolithique se terminant en technique moderne ne nous a guère accoutumés. Voilà pour le meilleur.

Quel est le pire ?

Au pire : je crois d'abord que le pire serait multiforme. Et de ces différentes formes imaginables, je ne sais pas trop quelle serait la pire.

Il y a d'abord ce qu'imagine tout le monde : la catastrophe, la destruction de la civilisation actuelle, avec un certain retour à la barbarie. Autrement dit l'humanité se casse les reins et il arrive, du dedans même de la civilisation scientifique, ce que le déferlement des populations barbares a imposé à l'empire romain : son effondrement. Moyen d'y arriver : il est très simple, c'est la guerre atomique sans restriction. Une guerre atomique totale entraînerait très probablement la destruction de toutes les aires terrestres porteuses de la civilisation européenne à l'état tant soit peu intense.

Au-delà de cette destruction se pose le problème très grave d'une hypothèque de la radioactivité pesant sur toute la planète et com-



Hiroshima 1945 : que ferons-nous de la planète au moment de la quitter ?

mençant à introduire un facteur d'évolution génétique de notre population qui ne serait sûrement pas favorable. De telle sorte qu'on pourrait voir des races de contaminés artificiels, des patrimoines génétiques altérés en groupe et des ségrégations, bien plus odieuses encore que celles d'aujourd'hui. Qu'arriverait-il peut-être ? Une dégénérescence de l'humanité.

Dégénérescence et non destruction : l'humanité n'est pas capable pour le moment de se détruire intégralement. La machine à faire sauter la planète d'un seul coup, à la transformer en une étoile nouvelle n'est pas encore inventée. (Elle viendra peut-être avec l'antiproton et ce qui lui fait suite...) Par conséquent, la catastrophe risque de laisser des survivants. Il n'est pas du tout sûr que ces survivants soient tellement satisfaits de l'être. Qui sait même si, avec les suites génétiques, les descendants des survivants seront tellement heureux de posséder la vie?

On pourrait aussi envisager une réussite caricaturale de la science, une réussite tyrannique. Imaginons que telle fraction de l'humanité arrive à imposer de force l'homogénéisation nécessaire pour que tout marche techniquement bien. Une oligarchie jouirait seule du bien-être et du pouvoir, les autres hommes étant privés du sentiment de leur dignité. Autrement dit : un groupe d'hommes « réaliserait » d'une certaine manière la terre, mais la réaliserait en donnant au reste des hommes une condition de parias politiques et spirituels, définitivement dépossédés de la possibilité d'accéder à une dignité humaine majeure. Dans cette humanité la majorité serait très profondément mutilée, à la fois du point de vue des possibilités d'épanouissement matériel et du point de vue des ressources spirituelles ; elle serait obligée, si elle voulait affirmer quelque chose, de l'affirmer dans des conditions qui mènent au martyre (sous les formes modernes que notre monde donne au martyre, bien entendu). Et le tout au bénéfice d'un groupe d'hommes possédés par une idéologie plus ou moins sinistre. Je crois que cela est aussi une image du pire : le monde de « 1984 », aggravé, étendu à l'échelle de la terre.

Troisième possibilité : il n'y a pas de catastrophe : on arrive à éviter la guerre ; la tyrannie ne prend pas. Mais on n'évite pas une sorte de pourrissement de la situation et il arrive quelque chose dont nous commençons à voir se dessiner les prodromes : c'est la désintégration des ensembles humains dans un mécontentement général. Pas de guerre, pas d'homogénéisation tyrannique mais finalement l'impuissance et, en fonction même de cette impuissance, la révolte des initiatives individuelles contre un système qui est ressenti à la fois comme absurde et comme inexorablement fatal. L'homme devant la fatalité bête ne peut que se révolter : révolte individuelle, insurrection sporadique des mécontentements. Cette insurrection devenant un mal endémique de l'humanité, il en résulte une sorte de paralysie constante de tout effort de coordination. L'impuissance donne lieu à des phénomènes d'auto-entretien et risque d'engendrer des causes redoublant l'impuissance. A la limite, nous aboutissons au chaos moléculaire humain. Le monde ingouvernable. Le terrorisme, les entreprises individuelles. Le monde de la guerre de tous contre tous, dans une pénurie généralisée, jusqu'à épuisement ou assagissement.

Entre ces trois types de pire, je ne sais lequel choisir. Il reste que le mieux n'arrivera certainement pas sous sa forme idyllique, et que le pire ne se réalisera certainement pas comme un cas pur : nous nous trouverons à un certain point de l'intervalle entre les extrêmes. Le problème est de savoir où nous voulons et où nous pouvons situer ce point.

— COMMENT SE SITUENT ACTUELLEMENT LES PHILOSOPHIES A L'ÉGARD DES PERSPECTIVES OUVERTES PAR L'UNIVERS SCIENTIFIQUE ?

— J'avoue ne pas être très optimiste à l'égard des philosophies. Nous touchons là une des faiblesses assez graves de l'esprit humain actuel.

Parlons des philosophies libérales. Celles d'abord des traditions universitaires européennes. A mon avis, elles sont inconscientes non pas de la réalité du problème dont elles rencontrent, par la force des choses certains éléments périphériques, mais du cœur, du nœud de ce problème, qu'elles n'arrivent pas à vraiment reconnaître. Ce qui est en jeu, c'est une compréhension de la science, non pas simplement en fonction de trois siècles de développement scientifique et de notre petite aventure européenne, mais en fonction de l'histoire de la pensée humaine occidentale depuis ses origines jusqu'à nos jours. Or une telle dimension temporelle, peu de philosophes libéraux d'aujourd'hui l'envisagent. Le dernier à l'avoir fait tant soit peu était Hegel. Il a essayé de présenter sa philosophie comme l'aboutissement de ce qui s'était fait de Parménide à son époque. Le cas est plutôt rare.



Hegel.

Les philosophies libérales sont, d'autre part, beaucoup trop européennes. Il y a tout de même d'autres formes de la pensée que celles de l'Occident rationaliste et si nous voulons instaurer une philosophie pour l'homme qui vient, il nous faudra en tenir compte.

Le handicap de ces philosophies libérales me paraît être, pour une part, un scientisme horriblement court, incapable de donner une forme philosophique authentique à l'esprit universel. C'est une perception trop pauvre, trop médiocrement limitée à quelques résultats matériels et immédiats pour dominer les incidences humaines de la science.



Sartre

On fait une épistémlogie, une critique de la connaissance si l'on veut. En attendant, la vie est perdue.

Autres sont les philosophies de type existentiel. Elles tiennent compte, elles, du problème humain. Mais leur grande faiblesse, c'est d'être, en général, très peu averties de la réalité propre de la science et des incidences que cette science a sur l'existence. On part de l'existence à l'état brut, on en fait la phénoménologie, mais on néglige les causes. Il serait peut-être bon justement de commencer à entrevoir les causes dans cet enchaînement de circonstances qui a permis à l'Europe de se mettre sur le pied où elle est et de prendre l'initiative.

Ainsi, aujourd'hui, dans le contexte philosophique libéral, ne trouve-t-on guère que des isolés pour avoir une pensée un tant soit peu adéquate aux problèmes humains de la science. Ou bien, lorsqu'il existe déjà des groupes sensibilisés — par exemple le groupe d'un certain nombre de savants atomistes — on n'enregistre encore que des balbutiements. En ce sens, les philosophies libérales sont relativement peu secourables pour la prise en charge des problèmes que le monde libéral a posés.

En face, l'idéologie marxiste.

En face d'elles, nous rencontrons l'idéologie marxiste. C'est peut-être elle qui est la plus consciente actuellement de l'existence du problème, d'une terre qui se fait et du conditionnement de son avenir par le fait scientifique. C'est elle également qui a peut-être le plus la volonté de faire face. Mais par contre, cette philosophie marxiste ne peut pas nous apporter une solution raisonnable du problème. Elle est grevée, à mon avis, de deux très gros handicaps.

Le premier : son matérialisme la gêne beaucoup, en dépit de cette espèce de correction honteuse qui a déjà introduit l'adjectif dialectique. Bien sûr ce n'est pas le matérialisme vulgaire, on nous le répète à satiété ; mais c'est tout de même un matérialisme trop court pour pouvoir accueillir précisément ce capital de formes et de traditions spirituelles humaines, dans sa diversité et dans sa liberté, dans ses formes de conversations réciproques. Je ne vois pas comment ce capital peut être intégré dans la perspective marxiste ; nous risquerons toujours sur ce plan d'aboutir à une solution dictatoriale et hégémonique.

Précisément, ceci est le second handicap de la philosophie matérialiste dialectique : en raison de ses liaisons avec une réalisation politique particulière, elle est travaillée encore maintenant par un espoir mal décanté d'hégémonie panslaviste et sert de véhicule à cet espoir. Pour le moment, une telle philosophie, trop courte sur le plan de la compréhension de certaines dimensions spirituelles de l'homme, trop liée à une réalisation politique immédiatement en compétition avec d'autres réalisations politiques et enfin porteuse d'espoirs contraires à l'homogénéisation et à la libération de la planète, risque fort d'échouer.

Alors faut-il parler de la philosophie traditionnelle de l'Eglise catholique ? Il me semble que sa grande misère — je n'hésite pas à la confesser — réside dans le fait qu'actuellement elle ne dispose pas des instruments intellectuels qui permettraient de bien poser le problème. Ses instruments intellectuels appartiennent à une époque trop antérieure aux expansions modernes de la science, à peine renouvelée par l'apport de la Renaissance et les efforts de réflexion postérieurs.

Dans le recueil « Pensée scientifique et foi chrétienne », le R. P. Russo, S.J., a tenté de décrire « Cent ans de dialogue entre la science et la foi ». Dans sa conclusion, l'aumônier national de l'Union catholique des scientifiques français esquisse les traits fondamentaux dont cette histoire est marquée :

C'est tout d'abord la carence philosophique et théologique dont a souffert ce dialogue. Dans l'un et l'autre camp, que de naïvetés, que d'apriorismes !

Liée étroitement à ce déficit fondamental, c'est ensuite une trop fréquente inaptitude, tant chez les scientistes que chez les spiritualistes, à opérer le départ entre une *méthode* d'investigation positive, objective, rationnelle, qui très légitimement tendait à s'affirmer et une *doctrine* érigeant cette attitude en absolu et voulant y enfermer tout le comportement de l'homme (...).

Chez un nombre hélas trop élevé de catholiques, c'est une incapacité à reconnaître la portée et la signification de l'extraordinaire essor scientifique qui s'offrait à leurs yeux. Sorte de cécité dont les causes sont complexes, qui s'explique sans doute, mais dont néanmoins on comprend difficilement qu'elle puisse frapper ceux qui vivent d'une foi qui libère et qui veut que, par l'homme, la création trouve en Dieu son accomplissement.

Incapacité favorisée par une conception étroite de la science et de son développement : sous le prétexte qu'une théorie comporte des vues inexactes, des hypothèses non encore entièrement assurées, on la condamne en son entier, manquant à voir la valable idée profonde qui l'anime. L'histoire de Galilée aurait tout de même dû nous instruire (...). Il ne faut pas oublier que les théories nouvelles se cherchent de façon tâtonnante ; le bon grain y est nécessairement lié à l'ivraie ; aussi doit-on faire preuve à leur égard d'une souplesse, d'une disposition intuitive qui malheureusement s'est trop rarement rencontrée dans les controverses qui, depuis un siècle, ont opposé la science à la pensée religieuse.

(*Recherches et Débats*, n° 4, mai 1953, Arthème Fayard.)

« En l'absence de toute explication scientifique du monde, l'homme a eu recours, sur le plan naturel, à l'explication religieuse, ce qui était une erreur dont nous ne pouvons bien nous rendre compte que maintenant. Ainsi la science, en se construisant, a souvent été en lutte avec ce qu'on croyait être la religion, mais qui est en fait l'explication magique du monde, branchée sur le religieux et l'anthropomorphique (...). La prétendue lutte de la science contre la religion est l'acquisition par la science de son domaine. La religion doit garder le sien et s'y retrouver pleinement elle-même, n'expliquant rien comme la science, mais rendant compte de l'essence de tout. Nous vivons les derniers temps de cette adaptation. »

(Paul Chauchard : « La Foi du Savant chrétien ». Aubier.)



Le mausolée de Lénine.
« Une réalisation politique particulière. »

Comprendre le problème de la science, méditer ses implications philosophiques et humaines à la fois, nous le faisons avec une langue qui peut-être nous fait oublier l'essentiel des choses en question. Là est, à mon avis, la déficience tragique, à l'heure actuelle, du catholicisme sur le plan de la philosophie. Certains catholiques pressentent l'urgence de l'effort à faire. Mais aucun ne semble encore savoir exactement comment réaliser une synthèse suffisante entre une tradition philosophique dont il faut maintenir l'apport spirituel évident et incontestable et les données modernes qu'on affronte.

— QUEL TERRAIN, SELON VOUS, LE MONDE SCIENTIFIQUE PRÉSENTE-T-IL A LA FOI CHRÉTIENNE ET A QUELLE CONDITION CETTE FOI PEUT-ELLE Y CROITRE?

Le terrain humain que la science est en train d'aménager, de labourer et de transformer, apporte tout d'abord à notre foi une condition difficile et purifiante.

Difficile pour des raisons simples : tout d'abord le monde tend à s'accomplir de lui-même, ayant répudié jadis, assez largement et répudiant encore parfois, pour se constituer comme monde scientifique et technique, l'obéissance de l'esprit à la foi. La science est apparue à l'homme de la Renaissance et du début du XVII[e] siècle comme la conquête d'une certaine autonomie, face au système théologico-croyant dans lequel la culture médiévale s'était épanouie. En dépit de l'appartenance d'un très grand nombre de savants au catholicisme, cette attitude est assez répandue et elle risque de se retrouver dans les générations prochaines, comme elle s'est trouvée dans les générations précédentes.

Du même coup, la foi elle-même, par un phénomène dialectique d'opposition bien compréhensible, s'est trouvée et se trouve aujourd'hui un peu indigente en moyens concrets, accessibles à l'ensemble des hommes, par rapport à l'entreprise humaine. Depuis la Renaissance, le monde catholique dans son ensemble s'est tenu un peu en retrait, dans une certaine défiance à l'égard de cette entreprise humaine naturaliste, rationaliste, scientiste qui s'est amorcée alors et qui continue de se poursuivre. Quand on se tient ainsi à l'écart, on n'a pas forcément le langage de ceux qui poussent de l'avant et on ne sait pas très bien, le temps venu, comment dialoguer avec eux. De là vient que notre situation de croyants, reconnaissons-le simplement, n'est pas en tout facile.

Cependant, je crois que cette difficulté peut être bénéfique. Cette situation relativement inconfortable, est une situation purifiante à l'égard de la foi. Nous nous rendons beaucoup mieux compte, aujourd'hui, de l'élément trop humain de la vérité religieuse — élément tenant à telle ou telle forme particulière de culture, ou de vie sociale — qui demeure intégré au bagage traditionnel de notre foi. Nous sommes en train d'en faire la décantation. Patiemment, cette purification s'opère. Nous ne pouvons plus être contemporains des hommes du XIII[e] siècle ou du début du XVII[e] siècle ; au moment où cette aventure humaine se noue, nous le sentons bien. Et si nous ne le sentions pas suffisamment, les discours du Pape nous obligeraient à en prendre conscience qui nous poussent vigoureusement dans ce sens.

Nous allons donc être amenés, d'une certaine façon, à retrouver, dans ce que notre tradition nous apporte de plus sûr, de plus authentique et de plus vrai, la substance même de cette foi que l'Eglise nous enseigne et nous transmet de génération en génération. Nous allons réaliser à nouveau, par-delà une certaine inertie des formulations, la richesse vivante, la substance jaillissante, la qualité pour ainsi dire neuve et évangélique que la foi pouvait avoir au temps même où elle se formulait pour la première fois dans une pensée humaine et essayait d'y trouver ses premiers accommodements non seulement avec le langage qui la véhiculait mais même avec la culture dans laquelle ce langage l'insérait.

Retrouver ce jaillissement serait, évidemment, un immense bénéfice. Voilà pourquoi, personnellement, je ne me sens nullement attristé de la condition, parfois un peu difficile, qui est faite par la science à ma foi de chrétien ; j'ai senti, en effet, à quel point la pensée scientifique avait été pour cette foi un instrument de purification, un facteur d'approfondissement dans la vérité.

Il me semble, en définitive, que le monde actuel fait plus que jamais une condition exaltante à notre foi, dans la mesure où celle-ci est capable de recourir à elle-même, de se retrouver dans cette espèce d'énergie toute neuve que j'invoquais tout à l'heure, de reprendre le sens de cette

PIE XII ET LA SCIENCE

L'attention bienveillante portée par Pie XII au développement scientifique et technologique est un des faits les plus marquants de notre temps. La dernière en date de ses encycliques, sur la radio, le cinéma et la télévision, commençait par ces mots : *Miranda Prorsus* : « les merveilleux progrès de la science... ».

Le temps de la méfiance et de l'attitude défensive face à un scientisme agressif est passé. La vérité religieuse n'a rien à craindre de la vérité scientifique. Et réciproquement : « Non, messieurs, de la part de la foi, les droits de la raison et le progrès du savoir n'ont aucune menace à redouter » (10 avril 1950) (1).

La science est pleinement conciliable avec la foi religieuse dans la mesure où elle reste sur son terrain et n'appelle pas « vérité scientifique ce qui ne répond pas à la réalité objective ». « La distinction entre les faits certains et leur interprétation ou leur systématisation est aussi fondamentale pour le chercheur que la définition de la vérité. Le fait est toujours vrai parce qu'il ne peut y avoir d'erreur ontologique. Mais il n'en va pas ainsi sans plus dans son élaboration scientifique » (7 septembre 1953).

Qu'il s'agisse de physique nucléaire ou de génétique, d'automation ou de médecine, Pie XII voit en même temps les promesses de mieux être que ces sciences ou ces techniques portent pour l'humanité et les malheurs dont elles peuvent être les instruments. L'autonomie de la vérité scientifique ne peut s'étendre ni au plan de sa recherche (problèmes de l'expérimentation sur l'homme), ni au plan de son application. Si elles veulent servir l'humanité, et non la mutiler, l'asservir ou la détruire, l'une et l'autre doivent être étroitement soumises à la loi morale et finalement à la loi divine La science ne peut, à elle seule, « donner ni le bonheur ni le bien-être. L'apostasie du Verbe divin, par lequel tout a été fait, a conduit l'homme à l'apostasie de l'esprit et, par là, elle lui a rendu difficile la poursuite d'un idéal et d'un but hautement intellectuels et moraux. La science, ayant ainsi apostasié la vie spirituelle, se flattait d'avoir acquis, en reniant Dieu, une liberté et une autonomie complètes. Or elle se voit aujourd'hui punie (...) : elle est devenue l'esclave et comme l'exécutant automatique de directives et d'ordres qui ne tiennent aucun compte des droits de la vérité et de la personne humaine. Ce que cette science avait tenu pour liberté, lui fut une chaîne d'humiliation et d'avilissement » (24 décembre 1943). C'est là un rappel constant de Pie XII.

Il reste que la science peut aider les hommes à faire ce retour :

« Vous, qui interprétez la création, devenez des maîtres avides d'en divulguer la beauté, la puissance et la perfection et de les faire goûter à d'autres. Enseignez à regarder, à comprendre, à aimer le monde créé pour que l'admiration de splendeurs aussi sublimes fasse plier le genou et invite les esprits à l'adoration » (24 avril 1955).

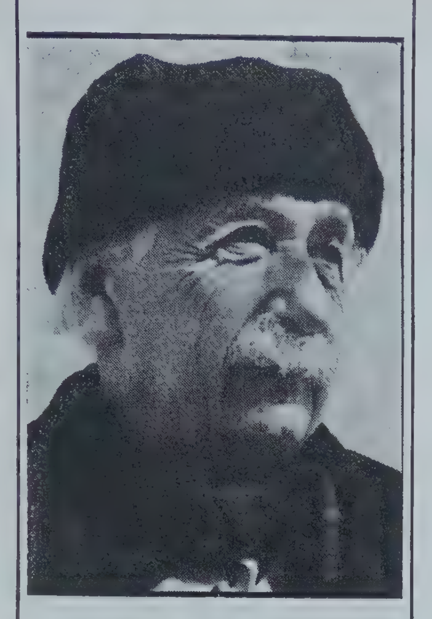
(1) Voir un recueil et une présentation de ces textes dans : « Pie XII, l'éducation, la science et la culture », Editions de Fleurus, 1956.

nouveauté évangélique. Par delà même nos vieilles habitudes culturelles et en tenant compte d'elles, cette « naissance » nous replace, au bout de ces 2.000 ans, dans quelque chose d'analogue — toutes proportions gardées — à ce qu'à pu être l'aventure apostolique des premiers temps. Mais je précise que la situation n'est quand même pas en tous points, semblable. Nous vivons après 2.000 ans de vie selon la foi chrétienne ; une implantation considérable de cette foi s'est réalisée dans le monde, bien qu'on ne puisse pas du tout parler d'une conversion intégrale ; nous profitons enfin d'énormes richesses d'épanouissement traditionnelles et d'un corps de formulations qui n'était nullement connu aux temps apostoliques ; rien de tout cela n'est appelé à disparaître.

Ce temps ne nous demande pas de renoncer à nos formulations dogmatiques, mais justement d'en comprendre le sens avec une énergie vigoureuse que peut-être nous n'avons pas souvent retrouvée depuis ce temps où les apôtres, se trouvant si près du Christ, en percevaient toute la puissance lumineuse et fécondante. Nous pouvons retrouver, d'une certaine manière, cette qualité des choses originaires, si nous sommes capables d'accepter le dépouillement, la purification que le présent difficile nous amène à opérer.

Quel que soit ce monde qui va venir, qu'il se tourne vers le meilleur ou vers le pire, comme nous l'évoquions tout à l'heure, que les philosophies lui soient secourables ou au contraire inutiles, il reste, du point de vue de la foi, une évidence pour le chrétien : quoi qu'il arrive, nous avons à rappeler au monde la présence et l'éternité d'un Dieu créateur, qui aime ce monde et qui a voulu nouer des relations personnelles avec l'homme. Nous avons à faire comprendre aux hommes ce que veut dire ce mot de fils de Dieu, ce qu'apporte Jésus-Christ, ce qu'est l'énergie de sa Résurrection ; quelle est la puissance des paroles évangéliques et combien elles ne sont pas limitées à telle ou telle race, à tel ou tel peuple, aux Grecs ou aux barbares, aux Juifs ou aux Romains, aux circoncis ou aux incirconcis, mais s'adressent à tous les peuples, à toutes les races.

Il ne s'agit plus simplement de trouver tel ou tel mode d'adaptation aux conditions historiques et sociales de la vie, encore moins d'assurer le maintien d'un ordre établi, il s'agit, au contraire de créer l'ordre à venir. Nous sommes chargés d'annoncer aux générations qui viennent, le message de Jésus-Christ en qui *tout* doit finalement se récapituler et, hélas ! en qui nous avons jusqu'à présent bien pauvrement récapitulé la création et son expansion humaine.



● Savoir que ce qui nous est impénétrable existe vraiment et se manifeste comme la plus haute sagesse, la plus rayonnante beauté dont les formes les plus grossières sont seules intelligibles à nos pauvres facultés, cette connaissance, ce sentiment, voilà ce qui est au centre du véritable sentiment religieux. En ce sens, et seulement en ce sens, je me range parmi les hommes profondément religieux. Einstein,

A quelles conditions cette relance sur les voies de la conquête se fera-t-elle ?

Une première condition me parait absolument nécessaire ; que cette foi soit énergiquement elle-même, dans la nudité au besoin, mais la nudité d'un corps vivant, musclé, solide. Ce que le monde demande aux chrétiens (peut-être pas directement, parce qu'il n'est pas capable de formuler les questions ; s'il l'était, il comprendrait la réponse et nous voyons bien qu'il ne comprend pas notre réponse), c'est vraiment de savoir si cette foi que nous disons posséder, c'est *la foi* et non pas simplement une manière, plus ou moins élevée, de présenter la spiritualité temporelle de l'homme. Il veut savoir si ce n'est pas simplement un mythe, un symbole, une sorte de résumé de ce que finalement la raison est capable d'assimiler et de mettre en pratique ; si c'est vraiment la présence au sein de ce qui existe d'une dimension transcendante de l'existence, la présence du Dieu vivant, comme principe créateur, comme celui qui noue avec l'homme des relations personnelles et pour ainsi dire privées, comme Celui qui vient le sauver, et qui arrive avec la promesse de tout renouveler authentiquement. Et nous-mêmes, sommes-nous véritablement fils de Dieu, frères de Jésus-Christ, promis à cette Résurrection en Lui ? Voilà ce que le monde nous demande aujourd'hui.

Pour cela nous avons besoin de cette énergie vigoureuse de la foi, de cette espèce de dépouillement ferme, tel celui de l'athlète, qui rappellerait que la foi est *d'abord* genèse des fils de Dieu, *d'abord* transition lucide de la créature humaine consciente d'elle-même à cet univers des fils de Dieu. S'il en est ainsi, alors la foi aura de nouveau d'immenses conquêtes à espérer, tel le grain vivant qu'on resème en terre, et qui repousse en nouvelle tige de blé destinée à de nouvelles fructifications. Si, au contraire, on ne resème que de la paille sèche et morte, rien ne germera. Il faut que nous soyons du bon grain à remettre en terre, dans la terre de l'humanité qui vient.

Cette hypothèse est *inconditionnelle*. Nous ne pouvons pas espérer une croissance de la foi chrétienne dans le monde qui vient sans cet esprit à la base. Par contre, avec cet esprit, tout est permis et sous n'importe quelle forme : la forme de l'héroïsme ou du martyre peut-être, la forme du témoignage lent à pénétrer dans les têtes, peut-être, la forme de la réussite relativement rapide, peut-être. Peu importe.

La seconde condition, sans être nécessaire, est également utile : il faudrait que la foi chrétienne trouve un certain équilibre avec la civilisation à l'échelle mondiale qui se dessine, avec tout ce dont elle sera porteuse, avec tous ses instruments de réalisation ; cet équilibre serait analogue à celui que la foi a finalement trouvé, dans les premiers siècles chrétiens, avec tout ce qui allait faire l'épanouissement de la culture médiévale. Je pense qu'un tel rapport d'équilibre aiderait à l'expansion de la foi catholique dans le monde qui vient. Mais si on ne s'occupait que de cela sans se préoccuper d'avoir d'abord une foi énergique, tout serait vain. Il faut nous garder d'être possédés par la frénésie d'une sorte d'accommodement culturel de notre foi avec le monde qui vient. Le monde ne nous demande pas tellement cet accommodement. S'il se réalise par-dessus le marché, tout sera pour le mieux. Mais cherchons d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, soyons des témoins de cette recherche du Royaume de Dieu et de sa justice ; le reste nous sera donné éventuellement par surcroît.

Le message de Noël de Pie XII

IL NE FAUT PAS DÉSESPÉRER

On ne s'étonnera pas du fait que le message de Noël du Saint-Père porte finalement sur la paix. Chaque année l'enseignement doctrinal de l'Eglise sur ce sujet se complète et s'enrichit. En 1953, Pie XII rappelait que la paix n'est pas seulement l'affaire des techniciens. En 1954, il traitait de la coexistence, dont tout le monde parlait après la mort de Staline, pour décrire ses formes fausses (coexistence dans la crainte et dans l'erreur), et ses formes valables (coexistence dans la vérité). En 1955, on put lire une vaste synthèse sur l'attitude fondamentale de l'homme moderne devant le monde, devant la société, devant Dieu, avec un rappel : « Ni coexistence inconditionnée ni défense inconditionnée ». En 1956, enfin, Pie XII décrivit les fondements d'un réalisme à base de foi chrétienne, destiné à résoudre la contradiction entre la confiance de l'homme moderne (auteur et témoin de la seconde révolution technique), et la peur encore aggravée par des événements récents (Budapest, etc.).

Le message de 1957 s'inscrit dans la même ligne. La notion qu'il met en avant est celle de l'*harmonie* (entre la nature et la vie, dans l'homme lui-même, entre les hommes), avec un accent particulier mis sur les obstacles ou les facilités qui viennent du progrès technique, de la mentalité qui en résulte, des moyens qu'il fournit.

On remarquera avec quelle insistance le Saint-Père revient sur un thème qui lui est cher : l'engagement du chrétien dans toutes les formes de la vie, dans toutes les activités du monde. On remarquera aussi la force avec laquelle Pie XII dénonce, vers la fin, la course aux armements, et lance un appel pour que l'on s'occupe, non seulement de chercher des *remèdes* aux dangers de guerre, mais encore de *prévenir* toute atteinte à l'ordre.

●

Nous publions ici les passages principaux de ce discours. Titre et présentation sont de notre rédaction.

Dans son introduction, Pie XII décrit rapidement l'anxiété des hommes « devant l'accroissement inattendu de leurs connaissances et les conséquences qui en découlent » : ils « se demandent s'ils conserveront leur maîtrise du monde ou s'ils tomberont victimes de leur progrès ». Le remède à cette anxiété est le retour à la crèche de Bethléem où « le Christ nouveau-né apparaît et s'offre au monde d'aujourd'hui :

« 1° comme réconfort de ceux qui déplorent les désharmonies et désespèrent de l'harmonie du monde;

« 2° comme gage de l'harmonie du monde;

« 3° comme lumière et voie de tout effort du genre humain pour établir l'harmonie dans le monde. »

Les désharmonies, leurs causes, leurs remèdes.

Dans une première partie, Pie XII évoque ensuite ces désharmonies dont souffre le monde actuel : désharmonies entre l'homme et la nature, qui conduisent au pessimisme dont la source est dans les desharmonies installées au cœur même de l'homme :

Les désharmonies du cosmos.

Comme celui du passé, l'homme moderne se débat entre l'admiration extatique du monde de la nature, exploré jusque dans ses retraites les plus profondes et les plus lointaines, et l'amertume du découragement que lui procure l'existence chaotique dont il est lui-même responsable. Le contraste entre l'harmonie de la nature et la désharmonie de la vie, au lieu de s'atténuer avec l'accroissement de la capacité de connaître et d'agir, semble au contraire le suivre comme une ombre sinistre (...)

Dans une partie de l'humanité actuelle, la vue des désharmonies du monde aboutit à un jugement de condamnation de toute la création, comme si la désharmonie en devait être la marque nécessaire, la fatalité inévitable, devant laquelle il ne reste à l'homme qu'à croiser les bras et à se résigner, en cherchant tout au plus à se récréer de quelques plaisirs éphémères arrachés au désordre régnant lui-même. Ce pessimisme total, qui s'empare le plus souvent des âmes ouvertes à l'optimisme le plus large et même absurde, provient de ce qu'on étend à tout le cosmos et à ses lois fondamentales des incohérences indéniables que le monde présente et dont on fait retomber la faute sur le Créateur lui-même.

C'est ainsi que cèdent aux assauts du pessimisme total ceux qui ne savent voir dans le monde que l'océan de cruautés et de douleurs déchirant individus et peuples, qui accompagne directement ou indirectement les réalisations du progrès extérieur. D'autres sont amenés à désespérer des possibilités de restaurer l'harmonie par le fait, grave en soi, des hommes qui se laissent attirer si fortement par l'attrait des nouveautés qu'ils méprisent les autres valeurs authentiques, en particulier celles qui soutiennent la société humaine. Beaucoup d'autres enfin capitulent, pour ainsi dire, devant le pessimisme total, quand ils observent le fait lamentable d'hommes extérieurement en progrès et qui deviennent intérieurement des non-civilisés.

Les causes.

Si l'on pousse ensuite la recherche jusqu'aux racines de ces faits, l'espoir s'amenuise encore parce que leurs causes accusent des désharmonies plus profondes et en promettent encore de plus graves. Comment donc expliquer tant d'indifférence pour le droit d'autrui à la vie, tant de mépris des valeurs humaines, tant d'abaissement dans le ton de la vraie civilisation, sinon par le fait que le progrès matériel prépondérant a décomposé le tout harmonieux et heureux de l'homme, l'a comme mutilé de la sensibilité à ces idées et à ces valeurs en le perfectionnant uniquement dans une direction déterminée ?

A l'homme, né et éduqué dans un climat de technicité rigoureuse, manquera nécessairement une partie, et non la moins importante, de sa totalité, comme si elle s'était atrophiée sous l'influence de conditions hostiles à son développement naturel. Comme une plante, cultivée dans un terrain auquel on aurait soustrait des substances vitales, manifeste telle ou telle qualité mais ne reproduit pas le type entier et harmonieux, ainsi la civilisation « progressiste », Nous voulons dire uniquement matérialiste, en bannissant certaines valeurs et éléments nécessaires à la vie des familles et des peuples, finit par priver l'homme de la faculté authentique de penser, de juger et d'agir. Celle-ci, en effet, pour saisir le vrai, le juste, l'honnête, pour être en un mot « humaine », exige la plus grande extension et cela en tous sens. Le progrès technique, au contraire, quand il emprisonne l'homme dans ses anneaux, le séparant du reste de l'univers, spécialement du spirituel et de la vie intérieure, le conforme à ses propres caractères dont les plus notables sont : la superficialité et l'instabilité.

Deux exemples, celui de la vitesse et de l'efficacité des sens, montrent comment l'homme subit cette déformation, porté par sa tendance « à accepter l'équivoque et l'erreur quand elles lui promettent une vie plus facile ».

Tant de désharmonies ne justifient pourtant pas « le désespoir des pessimistes à outrance » : « Comment la création pourrait-elle désespérer du monde si Dieu même ne désespère pas ? »

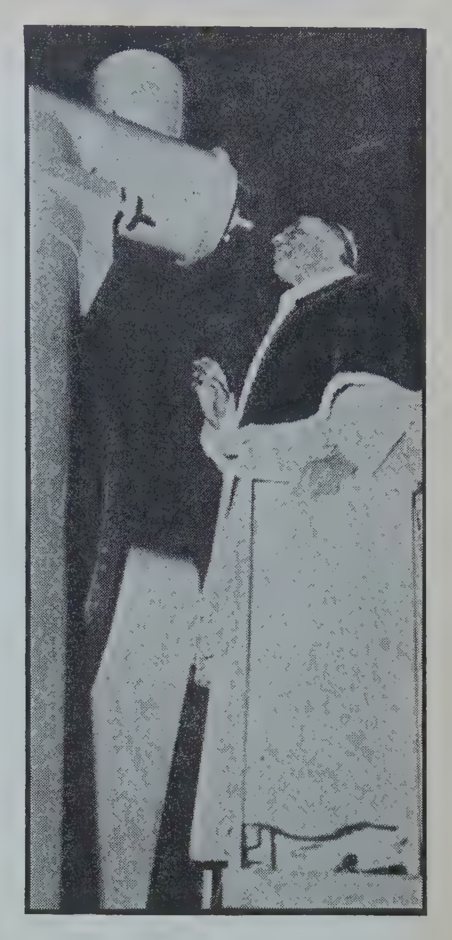
Le pessimisme de ceux-là et leur résignation inerte ne pourront jamais être acceptés par le christianisme, parce qu'ils s'opposent à l'idée chrétienne de l'homme.

Dès les origines, saint Paul s'éleva contre le préjugé des anciens selon lequel le sort des hommes était dirigé fatalement par les forces et les mouvements de la nature. C'est pourquoi il remarquait : nous ne sommes pas soumis aux forces de la nature, mais au Christ qui nous a rendus libres et héritiers de Dieu. (Cf. *Gal.* IV, 3-4.) Toute rédemption et toute liberté nous viennent donc du Christ, non de la nature, qui toujours — et peut-être aujourd'hui davantage, alors que règne la technique — est prête à river ses chaînes (...)

Les invitations de l'Apôtre à briser les chaînes du servage imposé par la nature en choisissant le Christ, en adhérant à lui sont donc plus réelles que jamais. Lui et pas un autre, est votre Dieu, auteur et Seigneur de la nature, votre Libérateur et Sauveur. Par lui vous êtes destinés à « devenir fils de Dieu » (*Io.* I, 12), et non esclaves des éléments de ce monde ; vous êtes appelés non à perfectionner partiellement telle ou telle faculté, mais à restaurer dans l'homme entier l'image parfaite de Dieu, harmonie lui-même et source de tout ordre dans le cosmos (...).

Si l'essence même de l'homme est d'être image de Dieu, son action elle aussi doit lui être conforme, comme l'enseigne la sagesse quand elle affirme que « l'agir suit l'être ».

L'action de l'homme sur la terre n'est donc pas condamnée à la désharmonie mais au contraire destinée à manifester l'harmonie éternelle de Dieu. De la sorte, le Verbe de Dieu incarné affranchit l'homme de la servitude, le sauve du repli stérile sur lui-même, lui rend l'espérance dans les voies du progrès.



Pie XII à l'observatoire du Vatican.

Les désharmonies seront vaincues.

La deuxième partie du discours s'ouvre par l'affirmation : « les désharmonies présentes seront vaincues ». Non seulement à la fin des temps, mais déjà par le travail de l'esprit humain, « lien qui unit et soude intérieurement les choses les unes aux autres », contrairement aux désirs des « matérialistes », des « sensualistes » dans le domaine des sciences, ou des tenants de l'« absurdité » dans la création littéraire et artistique. Le pouvoir unificateur de l'esprit humain est renforcé par sa participation à l'« Esprit divin qui, imprimé comme un sceau indélébile sur toutes choses créées, est pour elles toutes, inanimées et vivantes, le lien qui fait leur unité, le germe de l'ordre, l'accord fondamental ».

S'il est vrai que, jusqu'à l'aube du jour éternel, les hommes ne verront pas l'harmonie entièrement reconstituée ; si la sueur et les larmes doivent encore mouiller leur pain ; si les gémissements des créatures doivent toujours retentir sous le soleil, leur tristesse ne sera pas une tristesse de mort, mais une angoisse de mère, selon la formule si expressive du divin Maître : quand l'heure est venue, elle oublie volontiers toute douleur parce qu'un homme est venu au monde (cf. *Io.*, XVI, 21). La naissance, fût-elle douloureuse et lente, d'une vie nouvelle, d'une humanité en constant progrès dans l'ordre et l'harmonie, est le but assigné par Dieu à l'histoire « *post Christum natum* », et tous les fils de Dieu rendus à la liberté devront y contribuer personnellement et activement.

Il est donc vain d'attendre la perfection et l'ordre du monde d'un certain processus immanent, dont l'homme resterait le spectateur étranger, comme l'affirment certains. Cet obscur immanentisme est un retour à l'antique superstition qui déifiait la nature ; et elle ne peut s'appuyer, comme on le prétend, sur l'histoire, sinon en falsifiant artificiellement l'explication des faits. L'histoire de l'humanité dans le monde est bien autre chose qu'un processus de forces aveugles ; elle est un événement admirable et vital de l'histoire même du Verbe divin ; elle a pris son départ en lui et s'accomplira par lui au jour de l'universel retour au premier principe, quand le Verbe incarné offrira au Père, comme témoignage de sa gloire, sa propriété rachetée et illuminée par l'Esprit de Dieu. Alors, de nombreux faits, spécialement de l'histoire, qui semblent présentement des désharmonies, se révéleront des éléments d'authentique harmonie : tel, par exemple, le fait que surviennent sans cesse de nouvelles choses tandis que les anciennes disparaissent. Les unes et les autres, en effet, participèrent ou participent en quelque manière à la vérité et à la bonté divines, et la nature passagère d'une chose ou d'un fait ne leur ôte pas, quand ils l'ont, la dignité d'exprimer l'Esprit divin. Le monde entier, du reste, est tel, comme le remarque l'apôtre : « *La figure de ce monde passe en effet* » (*I Cor.*, VII, 31), mais sa destination finale à la gloire du Père et au triomphe du Verbe qui se trouve à l'origine de tout son développement confère et conserve au monde la dignité de témoin et d'instrument de la vérité, de la bonté et de l'harmonie éternelles.

Appel obligatoire à une action incessante.

Dans sa troisième partie enfin, Pie XII insiste longuement sur le dur travail d'enfantement de l'harmonie du monde. Dans ce travail, les chrétiens ont des responsabilités particulières.

La vocation au christianisme n'est (...) pas une invitation de Dieu à la seule complaisance esthétique dans la contemplation de son ordre admirable, mais l'appel obligatoire à une action incessante, austère et dirigée en tous sens et vers tous les aspects de la vie. Son action se déploie, avant tout, dans l'entière observation de la loi morale, quel qu'en soit l'objet, petit ou grand, secret ou public, d'abstention ou d'accomplissement positif. La vie morale n'appartient pas à ce point à la seule sphère intérieure qu'elle ne touche aussi par ses effets l'harmonie du monde. L'homme n'est jamais tellement seul, tellement individuel et relégué en lui-même, dans aucun événement, même tout à fait particulier, que ses déterminations et ses actes n'aient des répercussions dans le monde qui l'entoure. Exécuteur de la divine symphonie, chaque homme ne peut estimer que son action est une affaire qui le regarde exclusivement. La vie morale est sans doute, en premier lieu, un fait individuel et intérieur, mais non dans le sens d'un certain « intériorisme » et « historicisme », par lequel tel ou tel s'efforce d'affaiblir et de repousser la valeur universelle des normes morales.

La coopération à l'ordre du monde demandée par Dieu au chrétien.

La coopération à l'ordre du monde demandée par Dieu au chrétien en général doit également éviter un spiritualisme qui voudrait lui interdire toute intervention dans les choses extérieures et qui, adopté autrefois dans le camp catholique, a occasionné de graves dommages à la cause du Christ et du divin Créateur de l'univers. Comment donc serait-il possible de soutenir et de développer l'ordre du monde si on laissait pleine liberté d'action à ceux qui ne le reconnaissent pas ou ne veulent pas qu'il se renforce ? L'intervention dans le monde pour soutenir l'ordre divin est un droit et un devoir qui font intrinsèquement partie de la responsabilité du chrétien et lui permettent d'entreprendre légitimement n'importe quelle action, privée, publique ou organisée, capable d'atteindre son but.

Pour se dégager de cette responsabilité, il ne suffit pas d'alléguer des prétextes subtils inventés pour excuser l'inertie de quelques chrétiens, ou suggérés par une jalousie injustifiée des adversaires, en particulier si l'on affirme que l'action chrétienne dans le monde masque une avidité du pouvoir étrangère à la foi chré-

tienne, à l'esprit du Christ, excite l'aversion pour la foi chrétienne de ceux qui sont déjà mal disposés, provient de la défiance envers Dieu et sa Providence toute-puissante et reflète l'arrogance de la créature. Il se trouve même des gens qui insinuent que c'est sagesse chrétienne que de revenir à la prétendue modestie d'aspirations des Catacombes. Il serait sage, au contraire, de retourner à la sagesse inspirée de l'apôtre Paul, qui, écrivant à la communauté de Corinthe avec une hardiesse digne de sa grande âme, mais fondée sur l'entière souveraineté divine, ouvrait toutes les routes à l'action des chrétiens : « *Tout est vôtre..., et la vie et la mort, et les choses présentes et les choses à venir : car tout vous appartient. Mais vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu* » (*I Cor.* III, 21). Il devrait même considérer comme une honte le fait de se laisser dépasser par les ennemis de Dieu en ardeur au travail, esprit d'entreprise et même de sacrifice. Il n'existe pas de terrains clôturés ni de directions interdites à l'action du chrétien : aucun domaine de la vie, aucune institution, aucun exercice de pouvoir ne peuvent être défendus aux coopérateurs de Dieu pour soutenir l'ordre divin et l'harmonie du monde.

L'intervention du chrétien.

Cette intervention ne suggère aucunement l'idée d'une action séparée et, pour ainsi dire, jalouse de l'apport d'autrui. Plusieurs fois déjà Nous avons dit que les catholiques peuvent et doivent admettre la collaboration avec les autres, si l'action de ceux-ci et l'entente avec eux sont capables de contribuer vraiment à l'ordre et à l'harmonie du monde. Toutefois, il est nécessaire que les catholiques se rendent compte d'abord de ce qu'ils peuvent et de ce qu'ils veulent ; il faut donc qu'ils soient préparés spirituellement et techniquement à ce qu'ils se proposent. Sinon, ils n'apporteront aucune contribution positive et moins encore le don précieux de l'éternelle vérité à la cause commune, et feront un tort évident à l'honneur du Christ et à leurs âmes mêmes.

Cela dit, il n'est pas juste d'attribuer à l'esprit d'« intolérance » et de ségrégation, souvent appelé « ghetto », le fait que les catholiques s'efforcent de baser l'école, l'éducation et la formation de la jeunesse sur un fondement chrétien, d'instituer des organisations professionnelles catholiques, de favoriser l'influence organisée des principes chrétiens même dans le domaine politique et syndical, quand la tradition et les circonstances le conseillent. Ce ne fut pas seulement l'« idée » chrétienne purement abstraite qui créa dans le passé la haute civilisation dont sont justement fières les nations chrétiennes, mais les réalisations concrètes, de cette idée, c'est-à-dire les lois, les ordonnances, les institutions fondées et promues par des hommes travaillant pour l'Eglise et agissant sous sa conduite, ou du moins sous son inspiration. La hiérarchie catholique n'a pas eu uniquement le souci que la lumière de la foi ne s'éteignît pas, mais par des œuvres concrètes de gouvernement, de disposition, de choix et de désignation d'hommes, elle a constitué cet ensemble complexe d'organismes vivants qui, à côté d'autres qui ne lui appartiennent pas, sont à la base de la société civile. L'action chrétienne ne peut pas plus, aujourd'hui que jadis, renoncer à son titre et à son caractère, uniquement parce que certains voient dans la société humaine actuelle une société dite pluraliste, divisée par l'opposition de mentalités inébranlables dans leurs positions respectives et incapables d'admettre une collaboration qui ne s'établisse pas sur le plan simplement « humain ». Si cet « humain » signifie, comme il semble, agnosticisme envers la religion et les vraies valeurs de la vie, toute invitation à la collaboration équivaudrait à une demande d'abdication, à laquelle le chrétien ne peut consentir. Du reste, d'où cet « humain » tirerait-il la force d'obliger, de fonder la liberté de conscience pour tous, sinon de la vigueur de l'ordre et de l'harmonie divine ? Cet « humain » finirait par créer un « ghetto » d'un nouveau genre, mais privé de caractère universel.

Le problème des armements.

L'ordre et l'harmonie divine dans le monde doivent donc être le principal point d'appui de l'action, non seulement des chrétiens, mais de tous les hommes de bonne volonté, en vue du bien commun ; leur conservation et leur développement doivent être la loi suprême qui préside aux grandes rencontres entre les hommes. Si l'humanité d'aujourd'hui ne s'accordait pas sur la suprématie de cette loi, c'est-à-dire sur le respect absolu de l'ordre et de l'harmonie universelles dans le monde, il serait difficile de prévoir le sort qui attendrait les nations.

La nécessité de cet accord a été pratiquement ressentie quand récemment certains spécialistes des sciences modernes ont manifesté des doutes et des inquiétudes personnelles sur le développement de l'énergie atomique. Quoi qu'il en soit actuellement de leurs déductions et résolutions, il est certain que les doutes de ces hommes de grande valeur concernaient le problème de l'existence, les fondements même de l'ordre et de l'harmonie dans le monde. Or quand on discute s'il convient de réaliser ou non ce que le génie humain a la possibilité d'atteindre, il est nécessaire de se convaincre que toute résolution doit dépendre de la conservation de ces biens, l'ordre et l'harmonie.

Aujourd'hui, une séduction quasi aveugle du progrès entraîne les nations à négliger des dangers évidents et à ne pas tenir compte de pertes non indifférentes. Qui ne voit, en effet, comment le développement et l'application de certaines inventions apportent presque partout des dommages sans proportions avec les avantages, même de nature politique, qui en dérivent, et que l'on pourrait obtenir par d'autres moyens avec moins de frais et de danger ou renvoyer carrément à des temps meilleurs ? Qui saurait calculer en chiffres le dommage économique du progrès non inspiré par la sagesse ? Une telle quantité de matériaux, tant de capitaux dus à l'épargne, fruits de restrictions et de fatigues, tant de travail humain soustrait à des nécessités urgentes, se consument pour préparer ces armes nouvelles, si bien que même les peuples les plus riches doivent prévoir qu'un jour ils déploreront un dangereux affaiblissement dans l'harmonie de l'économie nationale : parfois même ils le déplorent déjà, bien qu'ils cherchent à s'en cacher.

Si on réfléchit bien et si on juge de façon réaliste, la concurrence actuelle entre les nations pour faire montre de leurs progrès dans les armements (le droit de se défendre étant toujours sauf) produit certes des « signes dans le ciel », mais encore plus de signes d'orgueil, de cet orgueil qui creuse dans la terre des abîmes entre les esprits, alimente les haines et prépare des deuils. Que les spectateurs de la concurrence moderne sachent donc ramener les faits à leurs justes proportions et, sans refuser des tentatives d'accords pacifiques, toujours désirables, qu'ils ne se laissent flatter ni par des records souvent momentanés, ni dominer par des craintes suscitées exprès pour se gagner la sympathie et l'appui d'autrui, car ils appartiennent à une génération d'hommes dans laquelle l'« *homo faber* » prévaut souvent sur l'« *homo sapiens* ». Que prédomine donc l'homme chrétien, usant de la liberté d'esprit qui découle de sa plus large vision des choses, pour retrouver dans la considération objective des événements le repos et la fermeté d'esprit qui s'enracinent dans l'Esprit divin, toujours présent et exerçant sa Providence dans le monde.

Le problème de la paix.

Mais le point sur lequel finalement les défenseurs de l'harmonie divine dans le monde sont invités à appliquer le meilleur de leurs efforts, c'est le problème de la paix. A vous, à tous ceux qui connaissent Notre pensée, il suffira en la circonstance, et comme pour apaiser Notre esprit inlassablement appliqué à la cause de la paix, que Nous rappelions les buts immédiats que les nations doivent se proposer et réaliser. Nous le faisons avec un esprit paternel et comme pour interpréter les tendres gémissements de l'Enfant divin de Bethléem, auteur et gage de toute paix sur la terre et dans les cieux.

La loi divine de l'harmonie dans le monde impose strictement à tous les gouvernants des peuples l'obligation d'empêcher la guerre par des institutions internationales capables de placer les armements sous une surveillance efficace, d'effrayer par la solidarité assurée entre les nations qui veulent sincèrement la paix celui qui voudrait la troubler. Nous sommes sûrs que ce lien ne manquerait pas de se resserrer toujours davantage au premier signe de danger, comme l'ont clairement confirmé certaines manifestations même récentes ; mais il s'agit non tant de chercher des remèdes que de prévenir les troubles de l'ordre et de procurer un soulagement bien mérité au monde qui a déjà trop souffert.

Nous qui Nous sommes appliqué plus d'une fois, dans des moments critiques, à consolider cette solidarité par des avertissements et des conseils, et qui considérons comme une mission divine de Notre pontificat d'unir fraternellement les peuples dans la paix, Nous renouvelons Notre exhortation pour qu'entre les véritables amis de la paix cesse toute rivalité, soit éliminée toute cause de défiance. La paix est un bien si précieux, si fécond, si désirable et si désiré, que tout effort pour la défendre est bien employé même en sacrifiant mutuellement des aspirations particulières légitimes. Nous sommes certain que les peuples pensent sans hésitation comme Nous et qu'ils attendent le même sentiment de leurs gouvernements.

Que de la crèche de Bethléem le « Prince de la Paix » suscite, conserve, confirme ces dispositions, et que, dans la solidarité de tous les hommes de bonne volonté, Il daigne compléter ce qui manque le plus à la réalisation de l'ordre et de l'harmonie voulue dans le monde par son Créateur.

LA MISSION DE L'ÉGLISE

par S. E. Mgr MONTINI

La traduction officielle du texte de S. Exc. Mgr Montini au Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs, vient de nous parvenir. Nous avons déjà résumé toute la dernière partie dans le compte rendu que nous avons publié de ce Congrès (I. C. I. nº 59, 1er *novembre* 1957). *Nous présentons ici, intégralement, la première partie du discours, qui est une sorte de méditation sur la mission de l'Eglise.*

POURQUOI, ô mes amis, m'avez-vous demandé de vous parler de ce que vous connaissez déjà ?

Ne vous est-elle pas déjà connue par la foi, la science et l'expérience, la mission de l'Eglise ? Que pourrais-je ajouter à la parole si connue du Christ qui détermina la mission de l'Eglise en ces mots décisifs adressés à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant tout ce que je vous ai enseigné » (Mat. 28, 19-20). A moins que vous ne désiriez entendre redire ces paroles connues et aimées pour en goûter la saveur prophétique, en expérimenter la réalité historique, en admirer la simplicité et la majesté, les sentir, aujourd'hui encore, vivre et agir en vous, pour les écouter comme si elles étaient nouvelles, comme si elles étaient prononcées actuellement et pour en éprouver, avec un frémissement profond, la vertu secrète qui transforme le pécheur en Apôtre, le disciple en maître, l'adepte timide en témoin héroïque ? Ou mieux encore : est-ce pour les méditer comme si elles vous étaient adressées à vous qui avez été, de la façon la plus simple et la plus paradoxale, choisis parmi les milliers d'hommes qui vivent sur cette terre et les milliers de ceux qui suivent la religion du Christ, pour être appelés, de telle façon, dans telle mesure, à cette grande, à cette mystérieuse mission ? En d'autres termes, voulez-vous entendre dire que la mission de l'Eglise est aussi la vôtre ? Désirez-vous transformer pour un instant ce Congrès en un examen de conscience, en une méditation qui pénètre votre âme, la soulève toute entière et la réconforte, et crée en vous une conscience et une énergie nouvelle comme si la voix évangélique à la fois douce et forte, autoritaire et amie, retentissait en vous : « Le Maître est là, et Il t'appelle » ? (Jn. 11,28). Ou bien encore : voulez-vous écouter à nouveau cette doctrine bien connue pour honorer, non la personne, mais le ministère de celui qui la redit ? et voulez-vous ainsi expérimenter la valeur d'un enseignement, sa profondeur, sa beauté, son efficacité, le recevant avec une amoureuse humilité, non comme une simple doctrine spéculative, mais comme une communication vivante de celui qui, par mandat divin, doit la transmettre comme il l'a reçue, en apôtre, en évêque ?

Ou bien encore : avez-vous compris, en me demandant de vous parler de la mission de l'Eglise, qu'il est de notre devoir de réfléchir pour mieux comprendre ce qu'elle est finalement ? L'Eglise a été, pour nous, une éducation, comme insensible et connaturelle ; il faut, aujourd'hui, qu'elle devienne un savoir et une vie. Elle nous était un héritage du passé, il faut qu'elle devienne une richesse du présent. Elle était pour nous une tradition ; il faut qu'elle devienne quelque chose de conscient, une force. Avez-vous compris qu'en approfondissant cette connaissance de la doctrine de l'Eglise, on arrive à découvrir son originalité divine, le secret de son éternelle jeunesse, l'attrait de sa beauté, le principe de sa fécondité inépuisable ? Et comprenez-vous aussi que cette méditation sur le mystère de l'Eglise devient le thème central autour duquel se polarisent non seulement les études de la théologie moderne, mais le sens religieux de notre génération, qui trouve ici le sceau de son orthodoxie, la source de sa prière, son espérance dans la conquête spirituelle du monde contemporain et du monde de demain ?

S'il en est ainsi, il n'est pas vain d'entendre redire l'antique et vivante doctrine sur la mission de l'Eglise. Elle est tout entière contenue dans une simple proposition : la mission de l'Eglise est de continuer le Christ.

Rappelez-vous ce qu'enseignait le Concile du Vatican : « L'éternel Pasteur et Evêque de notre âme, pour rendre éternelle l'œuvre salvatrice de la Rédemption, décida d'édifier l'Eglise, dans laquelle, comme dans la maison du Dieu vivant, tous les fidèles seraient reçus dans le lien de la foi et de la charité » (Denz. 1821). Et rappelez-vous ce que le Pape, dans l'Encyclique sur le Corps mystique, nous répète : « Comme, en fait, le Verbe de Dieu, pour racheter les hommes par ses souff. ances et ses tourments a voulu se servir de notre nature, ainsi, de la même façon, Il se sert de son Eglise pour continuer perpétuellement l'œuvre commencée » (AAS, 1943, 199).

Nous sommes devant un fait qui se présente simultanément sous un double aspect : l'un, d'identité, de conservation, de cohérence, de communion de vie, de fidélité, de présence ; c'est l'Eglise symbolisée par la stabilité de la pierre ; et l'autre de mouvement, de transmission, de projection dans le temps et dans l'espace, d'expansion, de dynamisme, d'espérance eschatologique ; et c'est l'Eglise symbolisée par le corps mobile du Christ, vivant et sans cesse grandissant.

La mission de l'Eglise nous invite à contempler la trace du Christ à travers les siècles : vraie trajectoire qui crée l'histoire ; l'histoire avec son sens et sa valeur qu'elle communique à l'histoire humaine qui, autrement, ne sait où les chercher et où les trouver.

Le mot « mission » qui limite le champ immense sur lequel s'étend la doctrine de l'Eglise, suggère à notre esprit, cette notion de mouvement qui caractérise la vie de l'Eglise : elle part du Christ ; par Lui, elle est envoyée, poussée en avant, suivie ; elle le porte avec elle, le prêche, le communique, le transmet ; par son intermédiaire, le Christ vient jusqu'aux hommes, franchit les frontières qui séparent les nations, chevauche les siècles, entre en contact avec la vie humaine, ses formes, ses institutions, ses coutumes, ses civilisations ; elle rencontre des obstacles, subit des chocs, des persécutions ; elle trouve des fidèles, fait des conquêtes, triomphe ; et elle chemine, souffrant et croissant, priant et travaillant, enseignant et distribuant ses bienfaits ; elle chemine vers un terme qui l'attire tant — comme s'il était proche — et la soutient tellement qu'elle ne connaît ni fatigue ni découragement ; elle chemine dans l'espérance d'un dernier jour où le Christ mystérieux qu'elle porte en elle, se dévoilera à elle et l'absorbera toute en Lui, dans la béatitude de la vie éternelle.

Cette mission est donc semblable à un voyage au cours duquel l'Eglise vit et se développe, et continue l'œuvre de la Rédemption ; et, bien qu'elle présente tous les caractères d'un événement humain important et manifeste, elle n'est pas seulement humaine. Elle est comme une incarnation continuée du Christ ; et c'est pourquoi elle naît, elle vit, elle se dirige, ordonnée à un mystère qui est précisément la présence du Christ en elle. C'est à juste titre que ceux qui ont formulé ce thème pour votre Congrès ont senti le besoin de mettre à côté du mot « mission », cet autre mot « mystère ». La mission de l'Eglise naît, se réalise et progresse en vertu du mystère qui l'engendre, la vivifie, la prépare à son ultime aboutissement eschatologique.

Jésus-Christ a ainsi tracé l'itinéraire de sa vie terrestre : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; maintenant, je quitte le monde et je vais au Père » (Jn. 16-28). L'Eglise peut dire d'une manière analogue : je suis sortie du Christ ; je parcours le monde en vivant de Sa vie ; puis je retournerai à Lui ; et elle indique ainsi la raison et la ligne de sa mission mystérieuse.

• BIBLIOGRAPHIE •

Un minimum de culture scientifique est, aujourd'hui, indispensable. Nous avons regroupé ci-dessous quelques-uns des instruments les plus aisément utilisables par le « profane ».

● Pour se tenir au courant :

Parmi toutes les revues d'information et de vulgarisation scientifique, il faut particulièrement retenir, pour leur sérieux, leur présentation et leur probité intellectuelle : *Sciences et Avenir*, mensuel, pour le grand public ; *Nature*, mensuel, pour les lecteurs plus avertis ; *Scientific American*, en langue anglaise.

● Un bilan de nos connaissances :

Louis Leprince-Ringuet a dirigé, chez Larousse, un ouvrage encyclopédique : « Les Grandes Découvertes du xxe siècle », qui fait le point des acquisitions de la science et de la technique dans les domaines de la physique, de la chimie de l'astronomie. Il faut, pour le lire, un minimum de connaissances scientifiques.

Chez Larousse, également, les trois ouvrages de luxe : « La Montagne », «La Terre », «La Mer », donnent un aperçu détaillé de nos connaissances géophysiques actuelles.

On peut enfin signaler l'ouvrage paru au Seuil : « Cinquante Ans de Découvertes », malheureusement épuisé.

● L'Univers en grand :

Sur l'astronomie, deux ouvrages donnent une idée assez claire de notre position dans le cosmos. L'un est plus amusant : « A la Conquête des Etoiles », de Pierre Rousseau (Hachette), l'autre, plus aride, s'adresse aux lecteurs avertis : « Origine et Evolution des Mondes », de Schatzmann.

● L'Univers en petit :

Un des meilleurs ouvrages de vulgarisation sur l'atome est celui de Marc Lefort : « L'Energie nucléaire » (Fernand Nathan). De nombreux schémas en couleur et la disposition ingénieuse des chapitres permettent une facile compréhension d'un texte toujours clair. L'auteur est docteur ès sciences et chef de travaux à la Faculté des Sciences de Paris.

● La Vie :

Les progrès de la paléontologie permettent à l'homme de se mieux situer dans la longue histoire de la vie. L' « Image des Mondes disparus », de Jean Piveteau (Masson) peut y aider, ainsi que « Les Origines de la vie », du R.P. Carles, ou bien « Le Groupe sociologique humain » du P. Teilhard de Chardin (Albin Michel), ou encore « L'Homme à la Recherche de ses Ancêtres », de André Seret (Plon).

La biologie, avec toutes les sciences qui s'y rattachent, est peut-être la discipline qui pose le plus de questions à la conscience morale et chrétienne. Le compte rendu de la dernière Semaine des Intellectuels Catholiques : « Qu'est-ce que la Vie ? », à paraître chez Fayard, en témoignera. En attendant, « les Mystères de la Vie », de Jacques Bergier (Le Centurion), postfacé par le R.P. Jérôme Bechaert, est un bon essai de définition de la vie et pose avec justesse la question d'aujourd'hui : « va-t-on fabriquer du vivant ? ».

Dans le même ordre d'idées, trois collections, de caractère nettement scientifique, témoignent du grand effort tenté par les savants chrétiens pour regarder en face les problèmes posés par les sciences de l'homme. « Convergences » (Spes) est la plus ancienne. Elle est alimentée par les débats du colloque annuel qui, depuis 1924, rassemble à la maison du Châtelard, près de Lyon, autour d'un groupe de médecins, des biologistes, des moralistes, des philosophes et des théologiens. Viennent ensuite les « Cahiers d'Etudes biologiques » (Lethielleux), plus techniques. Les deux cahiers parus en 1957 (n°s 3 et 4) traitent, l'un de l'origine et de la nature de la vie, l'autre de l'hérédité et du milieu. Les « Cahiers Laënnec » (Lethielleux) enfin sont plus connus. Ce sont les aspects médicaux et les répercussions morales des questions qui sont ici au premier plan.

Les deux essais publiés, en 1957, par le Dr Chauchard : « La Foi du savant chrétien » (Aubier) et « la Création évolutive » (Spes) représentent de leur côté, un intéressant effort de confrontation — en vue d'une synthèse — de la conception spiritualiste des chrétiens et de la conception matérialiste dont est trop souvent imprégnée la biologie.

● Cybernétique :

« La Pensée artificielle », de Pierre de Latil (Gallimard), est une des meilleures introductions à l'avenir que nous promet l'automation. A retenir également le récent cahier de « Recherches et Débats » (Fayard) sur l' « Automation ».

● Reportage d'anticipation :

A côté de tous les romans de science-fiction, l'ouvrage de Serge Groussard : « Demain est là » (Gallimard), apparaît, par son titre même, comme un « reportage d'anticipation ». C'est à partir d'une longue visite dans les grands centres de recherches américains que le journaliste esquisse un tableau de la vie des humains au cours des prochaines décennies.

● Réflexions chrétiennes :

En 1953, la collection « Recherches et Débats » (Fayard), a consacré un cahier n° 4 à l'étude du thème : « Pensée scientifique et foi chrétienne ». Par la diversité des points de vue qui y sont exprimés, ce cahier reste un des meilleurs recueils de réflexions chrétiennes.

79657-12-57 — Imprimeries Parisiennes Réunies (Raymond Seguin, Directeur général), 10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9e). C.I.D. 2900 *Le Gérant :* HOURDIN.

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES

vous a présenté

★ ***Le catholicisme dans plusieurs pays :***

- Portugal, Cameroun, Philippines, Chili, Pologne, Chine...

★ ***Tous les grands congrès de l'année :***

- Semaine sociale, Pastorale liturgique, Pax Christi, J.O.C., Apostolat des laïcs...

★ ***Les grands textes pontificaux :***

- Quatre encycliques, deux messages au monde, discours et allocutions...

★ ***Les questions d'actualité :***

- Enseignement catéchistique, Algérie, Intégration raciale aux U. S. A., Mission ouvrière...

★ ***Des réalités religieuses :***

- Le judaïsme, le laïcat missionnaire, les contemplatives...

★ ***Des problèmes internationaux :***

- La femme dans le monde, l'U. N. E. S. C. O., l'éveil des peuples de couleur...

UNE REVUE AUX DIMENSIONS DU MONDE

CELUI qui croit en la Révélation avec cette foi totale qui est le privilège d'un catholique, n'est pas cet individu nerveux qui frémit à chaque bruit soudain et qui est troublé par chaque image étrange ou nouvelle qui se présente à ses yeux. Il n'a aucune espèce d'appréhension. Il rit à l'idée que quelque chose pourrait être découvert par une autre méthode scientifique, et venir contredire l'un des dogmes de sa religion (...). Il est certain, et rien ne l'en fera douter, que si un astronome, un géologue, un chronologiste, un archéologue ou un ethnologue paraît prouver une chose qui contredit les dogmes de sa foi, on découvrira éventuellement que le point en question, premièrement, n'est pas vérifié, deuxièmement qu'il ne **contredit** rien, ou troisièmement, qu'il ne contredit pas ce qui est **vraiment révélé,** mais ce qu'on a pris pour la Révélation.

Newman : « L'idée d'une université ».

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES

met à votre disposition

★ *Des informations contrôlées sur la vie de l'Église*

Ces informations nous sont fournies par

- notre réseau particulier de correspondants,
- le dépouillement de la presse catholique de tous les pays,
- les dépêches des agences de presse catholique : KIPA (Suisse), FIDES (Rome) K.N.A. (Allemagne), N.C.W.C. (Etats-Unis), KATHPRESS (Autriche), C.C.C (Canada), K.N.P. (Pays-Bas), C.I.P. (Belgique), P.A. (Espagne), To-sei News (Japon), A.I.C.A. (Argentine), S.N.C.C. (Colombie), etc.

★ *Une revue de presse internationale*

Par des extraits de journaux et de revues du monde entier, vous pourrez suivre

- les grands courants d'opinion dans la chrétienté,
- le mouvement des idées religieuses.

★ *Des documents dont vous avez besoin :*

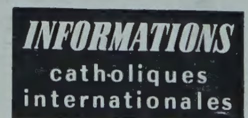
- lettres encycliques, messages pontificaux,
- lettres ou communiqués officiels de la Hiérarchie,
- études de sociologie religieuse,
- biographies et interviews de personnalités,
- indications sur les manifestations et congrès annoncés.

★ *La présentation des œuvres les plus récentes*

Vous connaîtrez

- les livres les plus représentatifs de la pensée religieuse dans le monde,
- les dernières réalisations de l'Art Sacré,
- les chefs-d'œuvre de la musique religieuse et du cinéma.

★ Vous trouverez dans les prochains numéros des



des dossiers complets sur :

- Lourdes,
- Israël,
- le catholicisme en Belgique,
- les Petits Frères de Jésus,
- les groupes de foyers dans le monde,
- La littérature catholique aux U.S.A.

UNE REVUE AUX DIMENSIONS DU MONDE !